



Les piétés populaires,

Thème de réflexion du service catéchèse du diocèse d'Autun Chalon et Mâcon

Les enquêtes actuelles montrent une participation aux messes dominicales en baisse, il en va de même des mariages à l'Eglise, des enfants inscrits en catéchèse...mais paradoxalement de nombreuses personnes s'interrogent sur le sens de leur vie, les baptêmes d'adulte sont en augmentation, ... et des pratiques religieuses qui semblaient vouées à disparaître refont surface !

Que répondre lorsque nous sommes sollicités pour une bénédiction des cartables ? Que proposer lors des temps liturgiques : une procession ? Un pèlerinage ? Ces rites sont-ils ajustés à l'Eglise actuelle ? Archaïque ?

Voici le fruit de notre travail, vous y trouverez nos réflexions, les articles étudiés, les topos de nos différents intervenants que nous remercions chaleureusement pour leur présence et pour la qualité de leurs interventions.

Bonne consultation

Laurence Lyonne

Sommaire

Un trésor de l'église	Page 2
Kézako	Page 3
Un peu de vocabulaire !	Page 4
La terminologie du Directoire sur la piété populaire	Page 6
Les objets de piété populaire Martine Petrini-Poli	Page 8
Méditation du Rosaire	Page 29
Lectio divina avec Commentaire d'Yves Guillemette « La foi et l'espoir de la Guérison »	Page 31
La piété populaire et la liturgie- Marie-Jo Cornu	Page 33
Sans ancrage fort et sûr dans l'Eucharistie, la « piété » s'égare.	Page 47
Noël et la piété populaire par Hervé Destrès,	Page 49
Directoire sur la piété populaire - La solennité de l'Épiphanie du Seigneur	Page 52
Lectio divina - Matthieu Chapitre 1 V18-25 -La parole de Dieu avec tout notre corps	Page 54
Les pèlerinages- Père Nicolas Berthier : Qu'est ce qui attire le pèlerin ? Pourquoi promouvoir les propositions de pèlerinages auprès des enfants du KT	Page 56
Les pèlerinages : chemins d'Évangile- Comment accueillir ? Philippe Goffinet Directeur des pèlerinages diocésains de Namur (Novembre 2013)	Page 60
Témoignages « Qu'est-ce qui attire le Pèlerin ? »	Page 70
Lectio divina St Jean 5 V 1 à 18 »	Page 73
Visite du sanctuaire de Beaune le 6 Avril 2018	Page 75
A quoi servent les cierges que nous faisons brûler dans nos églises ou à la grotte de Lourdes ? Christine Gilbert, directrice adjointe de l'Institut religieux de l'Institut catholique de Paris	Page 81
Retraite- bilan à Fain-Lès-Moutiers u 01 au 02 Juillet	Page 84
La venue du pape Jean-Paul II et sa prière de consécration	Page 91
Les pèlerins de la Médaille miraculeuse	Page 93

« *La piété populaire est un trésor de l'Église* », déclare le pape François

Enseignement sur la « piété populaire » du pape François lors de clôture de la « Journée des confraternités et de la piété populaire » organisée du 3 au 5 mai 2013 à Rome, dans le cadre de l'Année de la foi.

Un chemin de sainteté

La piété populaire est un précieux trésor pour l'Église car elle est, selon le pape François, « *une spiritualité, une mystique, un espace de rencontre avec Jésus Christ* ». Des termes forts qui s'appuient sur le *a V^e Conférence générale de l'épiscopat latino-américain et des Caraïbes, dont le pape, alors archevêque de Buenos Aires, avait présidé le comité de rédaction, en mai 2007. Profondément attaché à cette manière de vivre la foi, le premier pape d'Amérique Latine estime que si, « au fil des siècles, les confréries ont été des foyers de sainteté pour beaucoup de personnes », c'est parce que celles-ci « ont vécu avec simplicité une relation intense avec le Seigneur ».*

La diversité dans l'unité

Avec sa clarté coutumière, le pape François livre trois idées fortes pour promouvoir, mais aussi purifier, cette manière de prier : « être conforme à l'Évangile », « vivre l'ecclésialité », « être missionnaire ». Le pape a ainsi appelé les représentants de la piété populaire à « être disciple du Christ en vivant l'Évangile », « en ayant le souci de la formation spirituelle, de la prière personnelle et communautaire, de la liturgie ». Une conformation à l'Évangile qui doit toutefois se faire au sein de l'Église universelle : « La piété populaire est une voie qui conduit à l'essentiel si elle est vécue dans l'Église en profonde communion avec vos pasteurs. » Autrement dit, c'est dans l'unité de l'Église que la diversité des dévotions populaires devient « une manière légitime de vivre la foi ».

« Soyez de vrais évangélistes ! »

Le pape François insiste enfin sur la force missionnaire de la piété populaire. « Cette foi, qui naît de l'écoute de la Parole de Dieu, vous la manifestez dans des formes qui engagent les sens, les sentiments, les symboles des différentes cultures, explique le souverain pontife. Et en faisant ainsi, vous aidez à la transmettre au monde, et spécialement aux personnes simples, à celles que, dans l'Évangile, Jésus appelle âmes petites » « Quand vous allez dans les sanctuaires, quand vous emmenez votre famille, vos enfants, vous faites vraiment un acte d'évangélisation. Il faut continuer ainsi ! Soyez, vous aussi, de vrais évangélistes ! »

Article d'Alexia Vidot Famille Chrétienne du 06/05/2013

La piété populaire !? Kézako ?

« La piété populaire est un trésor » déclare le pape François. Mais de quoi parle-t-on ?

Brainstorming proposé aux LEME en catéchèse : qu'évoque pour vous la piété populaire ?

Un grigri / Un porte-bonheur / Une bondieuserie / Une superstition / Une médaille / Une image pieuse / Les Saints / Les statues / La crèche / Les icônes / Les reliques / Le crucifix / Les indulgences / Les exercices de piété / Le signe de croix / Une bannière / « ce gros bon Dieu » réf. A Charolles / les pétales de rose / Les vêtements (couronnes, robes, ...) / Les croix de mission / Les rameaux / Le jardin de Pâques / Les bougies et cierges / L'eau (de Lourdes) / Le calvaire / Les sanctuaires / Les ex-voto / La porte sainte / les chants / Une bénédiction (cartable, images, objet...) / L'adoration / L'oraison / Le bénédicité / Le chapelet / Les processions / L'Angélus / Le rosaire / Le chemin de croix / Le Jeudi saint / Les dévotions autour de la semaine sainte / Les pèlerinages / Les rogations / Exorcisme / Guérisseur / Le toucher / Vieillot / Péjoratif / Enracinés / Local / Famille / Culturel / Foule / Tradition / Coutume / lieux / Transmission / Croyance / Foi simple / Demande bizarre / Un signe sur le pain /

Définition de la piété populaire :

- Groupe 1 : *une démarche vers Dieu qui nous donne du bien, nous apaise*
- Groupe 2 : *pour tous c'est un lien avec le ciel qui passe par tous les sens et nous mène au Christ*
- Groupe 3 : *c'est une manière de manifester sa foi simplement et en vérité*

Un peu de vocabulaire !!!

« Piété populaire » Cette expression est devenue péjorative, synonyme de superstitions et traditions dépourvues de sens.

Pourtant, la piété, c'est bien, et le peuple de Dieu, c'est nous.

Le sens du mot « Piété »

- Dans l'A.T., la piété (hèsèd en hébreu) est un attachement qui implique une entraide efficace et fidèle. Ce mot s'applique aux relations familiales, aux amis, aux alliés (Gn 47.29 ; Gn 21.23). C'est le mot utilisé très fréquemment pour parler de la bonté ou de la bienveillance de Dieu qui dure toujours (Ps 136).

Notre piété est la réponse à sa bonté, se traduisant par notre attachement filial à Dieu par l'obéissance et par l'esprit d'adoration (Dt 10.12).

- Dans le N.T., la piété (eusebia) est l'une des vertus fondamentales de l'homme de Dieu (1 Tm 6.11 ; Tit. 1.8), présente normalement en tout chrétien authentique (Tt 2.11 ; 2Pi 1.6).

Elle libère de l'amour de l'argent (1 Tm 6.5). Elle donne la force de supporter les persécutions (2 Tm 3.11). Le secours de Dieu et la vie éternelle sont promis à la vraie piété (2 Pi 2.9 ; 1 Tm 4.8).

Invitation à prendre au sérieux...

Il y a encore peu de temps, les doctes universitaires auraient ironisé et marginalisé ce sujet d'études.

La religion populaire ? Il y a encore peu de temps, les pasteurs assurés de discerner l'avenir auraient snobé toute recherche en la matière.

La religion populaire ? Il y a encore peu de temps, les cliniciens de toutes obédiences auraient rangé ces phénomènes parmi les évidentes manipulations suggestives.

Voici que ladite "dévotion" persiste et connaît même un certain renouveau.

Voici que, devant les mutations de société et d'Église, chacun devient plus pauvre et donc plus... écoutant.

Comprenons-nous bien : il ne s'agit pas de "croire" en la religion populaire pour elle-même, mais d'y discerner un irremplaçable lieu d'humanisation et d'évangélisation.

Quelques Éléments de terminologie - Religion, religiosité, piété, dévotion :

Ces différents termes s'appliquent-ils indifféremment aux diverses manifestations de prière du Peuple de Dieu ?

Une première observation s'impose : contrairement à la "liturgie", deux mots sont ici nécessaires pour exprimer à la fois la dimension "religieuse" et la dimension "populaire" de ces rites.

Le récent Directoire romain a jugé utile de définir les locutions employées pour désigner ce champ du religieux.

Lorsqu'il est question de religion populaire, c'est- à-dire de religion du peuple, les expressions les plus fréquentes sont :*

- les "exercices de piété" dont parle par exemple le Concile ; cette locution " désigne les expressions publiques ou privées de la piété chrétienne qui, bien que ne faisant pas partie de la liturgie, sont en harmonie avec elle" (Directoire § 7).
- le terme "dévotions" s'applique à "diverses pratiques extérieures "(visite de lieux particuliers, médailles, coutumes...) "qui, animées de l'intérieur par la foi, mettent le fidèle en relation avec Dieu, ou avec Marie, ou avec les saints" (Directoire § 8).
- avec la locution "piété populaire", il est encore question de diverses manifestations culturelles mais qui "empruntent des aspects particuliers appartenant en propre au génie d'un peuple ou d'une ethnie, et donc à leur culture" (Directoire § 9).
- la "religiosité populaire" renvoie davantage à une "expérience universelle" (Directoire § 10). Le Directoire reconnaît aussi qu'une sorte de "catholicisme populaire" peut jaillir dans de nombreuses régions et dans lequel "coexistent, d'une manière plus ou moins harmonieuse, divers éléments provenant du sens religieux de la vie, de la culture propre du peuple et de la révélation chrétienne" (ibid.). On comprend ainsi que l'adjectif populaire souligne l'enracinement de ce religieux dans la culture d'un peuple, et que ses manifestations, légitimes et respectables, doivent être évangélisées.

La terminologie du Directoire sur la piété populaire et la liturgie (Cité du Vatican Décembre 2001)

6. Au cours des siècles, les Églises d'Occident se sont distinguées par leur capacité de développer et d'enraciner, dans le peuple chrétien, avec et à côté des célébrations liturgiques, des formes à la fois multiples et variées pour exprimer, avec simplicité et ferveur, la foi en Dieu, l'amour envers le Christ Rédempteur, l'invocation de l'Esprit Saint, la dévotion envers la Vierge Marie, la vénération des Saints, le devoir de la conversion et la charité fraternelle. Il reste que, dans ce domaine si complexe, désigné communément par les expressions de "religiosité populaire" ou de "piété populaire", la terminologie employée n'est pas univoque, et c'est pourquoi il est indispensable d'apporter quelques précisions. Tout en n'ayant pas la prétention de trancher définitivement chacune des questions, il a paru important de présenter la définition usuelle des locutions employées dans ce document.

Les pieux exercices

7. Dans le Directoire, la locution "pieux exercice" désigne les expressions publiques ou privées de la piété chrétienne qui, bien que ne faisant pas partie de la Liturgie, sont en harmonie avec cette dernière, c'est-à-dire conformes à son esprit, à ses normes et à ses rythmes; de plus, ces expressions tirent d'une certaine manière leur inspiration de la Liturgie, et elles doivent y conduire le peuple chrétien. Certains pieux exercices sont accomplis sur l'ordre du Siège Apostolique, d'autres sur l'ordre des Évêques; beaucoup appartiennent aux traditions culturelles des Églises particulières et des familles religieuses. Les pieux exercices ont toujours une référence dans la révélation divine publique, et un fondement ecclésial: ils concernent, en effet, les réalités de la grâce révélées par Dieu en Jésus Christ; de plus, ils doivent se conformer "aux lois et aux normes de l'Église", et ils sont célébrés "selon les coutumes ou les livres légitimement approuvés".

Les dévotions

8. Dans ce document, le terme "dévotions" est employé pour désigner les diverses pratiques extérieures (par exemple, les prières ou les chants; le respect de certains temps et la visite de lieux particuliers, les insignes, les

médailles, les habitudes et les normes), qui, animées de l'intérieur par la foi, mettent un accent particulier sur la relation entre, d'une part, le fidèle et, d'autre part, les Divines Personnes de la Très Sainte Trinité, ou la bienheureuse Vierge Marie en se référant à ses privilèges de grâce ou aux titres qu'ils expriment, ou encore les Saints, considérés dans leur configuration au Christ ou dans le rôle qu'ils ont exercé dans la vie de l'Église.

La piété populaire

9. La locution "piété populaire" désigne ici les diverses manifestations cultuelles de nature privée ou communautaire qui, dans le cadre de la foi chrétienne, s'expriment d'abord, non pas selon les formes de la sainte Liturgie, mais en empruntant des aspects particuliers appartenant en propre au génie d'un peuple ou d'une ethnie, et donc à leur culture.

La piété populaire, définie très justement comme un "vrai trésor du Peuple de Dieu", "traduit une soif de Dieu que seuls les simples et les pauvres peuvent connaître. Elle rend capable de générosité et de sacrifice jusqu'à l'héroïsme, lorsqu'il s'agit de manifester la foi. Elle comporte un sens aigu d'attributs profonds de Dieu: la paternité, la providence, la présence amoureuse et constante. Elle engendre des attitudes intérieures rarement observées ailleurs au même degré: patience, sens de la croix dans la vie quotidienne, détachement, ouverture aux autres dévotions".

La religiosité populaire

10. Les réalités désignées par la locution "religiosité populaire" renvoient à une expérience universelle: une certaine dimension religieuse est toujours présente dans le cœur de chaque personne, comme dans la culture de chaque peuple, en particulier dans le cadre de ses manifestations collectives. De fait, chaque peuple tend à exprimer sa propre vision totalisante de la transcendance, ainsi que sa conception de la nature, de la société et de l'histoire en se servant des médiations cultuelles, et il réalise ainsi une synthèse particulière qui a une dimension humaine et spirituelle de grande valeur.

La religiosité populaire ne concerne pas uniquement la révélation chrétienne. En effet, en de nombreuses régions, où vivent des sociétés imprégnées d'éléments chrétiens selon des modes différents et variables, jaillit une sorte de "catholicisme populaire", où coexistent, d'une manière plus ou moins harmonieuse, divers éléments provenant du sens religieux de la vie, de la culture propre du peuple et de la révélation chrétienne.

Les objets de piété populaire

Martine Petrini-Poli de la PRTL

Introduction

La piété populaire est une constante dans l'histoire des religions. Ce n'est pas un phénomène propre au christianisme : vénération de la dent de Bouddha au Sri Lanka, le petit coucher de Shiva, statue portée sur un palanquin, ou sanctuaire de Shiva dansant, en Inde, la Kaaba pour l'Islam, le mur des Lamentations à Jérusalem...

On lit dans le Catéchisme de l'Église catholique (1992), « hors de la liturgie sacramentelle et des sacramentaux, la catéchèse doit tenir compte des formes de la piété des fidèles et de la religiosité populaire. Le sens religieux du peuple chrétien a, de tout temps, trouvé son expression dans des formes variées de piété qui entourent la vie sacramentelle de l'Église, tels que la vénération des reliques, les visites aux sanctuaires, les pèlerinages, les processions, le chemin de croix, les danses religieuses, le rosaire, les médailles, etc. » (n° 1674).

Quelle est la spécificité de la piété populaire dans le Christianisme ? Quel rôle jouent les objets de dévotion populaire ?

Regain de piété populaire illustré par 3 exemples :

➤ **Retour au culte des reliques**



A deux jours de Pâques, un flux continu de fidèles vient vénérer à Notre-Dame de Paris la "sainte couronne d'épines", considérée comme une relique de la Passion du Christ.

La cathédrale parisienne conserve dans sa chapelle d'axe d'"insignes reliques" témoignant, selon la tradition chrétienne, de la mort de Jésus de Nazareth: un fragment du bois de la Croix, un clou et la couronne d'épines. C'est cette dernière, joyau des reliques de Notre-Dame - un cercle de joncs réunis en faisceaux et retenus par des fils d'or -, qui est présentée à la vénération des fidèles tous les premiers vendredis du mois et chaque vendredi de carême.

Le Vendredi saint, jour où l'on commémore la Passion de Jésus-Christ, l'ostension dure sept heures sans interruption.

Cette relique est-elle authentique?

"En tout cas aucun autre lieu ne revendique d'avoir la couronne d'épines. On en parle à partir de 430, parce qu'avant on ne vénérât pas les reliques", explique à l'AFP Mgr Patrick Chauvet, recteur-archiprêtre de Notre-Dame de Paris. "L'important c'est que ça nous fasse prier, que ça nous fasse entrer dans le mystère même de la Croix, dans le mystère de l'amour. On dira que c'est une religion populaire, une piété populaire? Bah on en a besoin. Il y a beaucoup de pauvres, de petits qui viennent là. Mais ce sont eux qui nous apprennent la beauté du mystère".

La Sainte Tunique, succès de la piété populaire (titre d'un article de La Croix en 2016)

L'ostension exceptionnelle de la Sainte Tunique d'Argenteuil s'est achevée dimanche 10 avril 2016, après avoir accueilli plus de 200 000 fidèles. Cette affluence record manifeste que beaucoup de catholiques



plébiscitent ces manifestations très concrètes de la foi. Une messe par jour, célébrée par un évêque ou un cardinal, deux nuits d'adoration, plusieurs veillées de prières, mais surtout 12 000

confessions ont caractérisé cet événement, que ses organisateurs n'hésitaient pas à qualifier d'événement « *le plus important de l'année* » pour l'Église de France.

C'est le signe d'une attente spirituelle.

Après une messe de clôture célébrée le dimanche par le cardinal Robert Sarah, préfet de la congrégation pour le culte divin, la tunique a été remise dans le petit reliquaire discret où elle repose habituellement.

Impossible à authentifier avec certitude comme le vêtement du Christ, la Sainte Tunique n'est vénérée comme telle à Argenteuil que depuis le XIIe siècle. Son parcours avant cette date reste flou et fait d'hypothèses. Même le don de la relique aux moniales d'Argenteuil par Charlemagne, au début du IXe siècle, n'est attesté par aucun document de l'époque. Toutefois, plusieurs études scientifiques menées sur la tunique depuis la fin du XIXe siècle semblent valider qu'elle fut cousue vers le Ier siècle en Palestine.

Quel est le rôle originel des reliques ?

Voici ce que rapportent les actes du Martyre de saint Polycarpe (†156) :



« Le centurion fit brûler le corps de Polycarpe. Ainsi nous ensuite, ramassant les ossements plus précieux que les gemmes de grand prix et plus épurés que l'or, nous les avons déposés en un lieu convenable. Là même, autant que possible, nous nous réunissons dans l'allégresse et la joie en mémoire de ceux qui sont déjà sortis du combat, et

pour exercer et préparer ceux qu'attend le martyre. »

Ainsi le culte des reliques galvanisait le courage des chrétiens, les incitait à une foi intrépide, les associait aux mérites des saints et obtenait leur intercession.

La coutume forte ancienne de célébrer l'Eucharistie sur le tombeau des martyrs se prolonge en quelque sorte par le fait qu'encore aujourd'hui les autels consacrés contiennent, enchâssées dans la pierre, des reliques de saints.

Le Colloque de 2003 à Dijon des médiévistes de BUCEMA, rapporté dans le Bulletin du centre d'études médiévales, portait sur la place de l'autel et le rôle des reliques, « fragments d'éternité présents au cœur des sociétés médiévales » (André Vauchez).

Au Moyen Age, l'autel est toujours associé au culte des reliques dans une dimension d'assimilation au Christ.

L'autel évoque à la fois la table du repas partagé de la dernière Cène, mais aussi le sacrifice pascal.

L'autel fait partie d'un ensemble table/pierre et sacrifice/tombeau. Dans la pierre est aménagée une cavité (sepulchrum) pour les recueillir. Lors de la consécration de l'autel, le rituel symbolise « *l'enterrement triomphal des martyrs dans le Christ.* »

Les corps des saints sont aussi sous l'autel, selon l'Apocalypse 6,9, derrière lui ou au-dessus de lui, dans un reliquaire : « *Quand il ouvrit le 5e sceau, j'aperçus, sous l'autel, les âmes de ceux qui furent égorgés pour la Parole de Dieu et le témoignage qu'ils avaient rendu.* »

➤ **Pèlerinages et sanctuaires : Motu Proprio Sanctuarium in Ecclesia**

Les sanctuaires ne dépendent plus de la Congrégation pour le clergé, mais du Conseil pontifical pour la promotion de la Nouvelle Évangélisation selon un Motu Proprio rendu public en avril 2017, car « *les sanctuaires sont des lieux d'évangélisation.* »

Mgr Rino Fisichella, le président du Conseil pontifical pour la nouvelle

évangélisation, explique à Radio Vatican :

"Depuis toujours, les pèlerinages ont emmené les croyants sur les origines de la foi.

Les premiers pèlerins allaient voir le tombeau du Christ à Jérusalem, puis plus tard, la tombe des apôtres, avant qu'au fil des siècles ces pèlerinages s'élargissent aux hauts lieux des apparitions de la Vierge Marie, ou des lieux liés à la vie des Saints et des Bienheureux. Pour le Pape François, c'est un important témoignage de piété populaire, expression de la foi simple et humble des croyants. Les sanctuaires attirent aussi ceux qui viennent chercher un temps de pause, de silence et de contemplation pour rompre avec le rythme frénétique de leur vie quotidienne. Ces personnes viennent se ressourcer et peuvent se redécouvrir à travers ces pèlerinages. C'est un lieu où se manifeste l'action puissante de la miséricorde de Dieu »



Dans les sanctuaires la piété s'exprime par toutes sortes d'objets de dévotion populaire : chapelet, cierges, médailles, chemin de croix...



Les objets de piété populaire sont présents partout, dans les édifices de culte, mais aussi dans les couvents, les hôpitaux et les maisons particulières comme autant de témoignages matériels et de pratiques qui peuvent avoir disparu.



Ils sont fabriqués par des artisans spécialisés, des moniales ou même de simples croyants : statues, icônes, diptyques, triptyques, croix, crucifix, chapelets, dizainiers, bougies, ex-voto, images pieuses, médailles, livres d'heures, reliques, scapulaires, porte-clés...



On dénombre au moins 300 objets de piété populaire.



Certains sont de véritables œuvres d'art que l'on peut découvrir dans les Musées d'Art Sacré de Dijon ou Lyon ou au Musée du Hiéron à Paray-le-Monial, mais aussi dans les trésors d'église ou les églises.

Mademoiselle de Scudéry, en 1644, nous apporte son témoignage :

Hier, j'aperçus au pied de la montagne un pèlerin qui grimpait vers nous pieds-nus, en récitant dévotement des oraisons ; un autre le suivait portant ses chaussures, et je jugeais à leurs vêtements que c'étaient des marinières. Ces bonnes gens arrivèrent à moi à la porte de la chapelle, comme on venait de la fermer, s'adressant à moi, après de nombreuses révérences, ils me dirent qu'ils étaient venus pour accomplir un vœu et faire offrande à Notre-Dame de la Garde d'un petit navire merveilleusement travaillé qu'ils me présentèrent.

L'habileté et la finesse de cet ouvrage, où se trouvaient avec exactitude les plus petites pièces d'un gros vaisseau, me parurent incomparables, mais je les trouvais cent fois plus habiles en apprenant qu'ils étaient de Granville !

Ils me racontèrent que s'étant aventurés dans cette mer pour faire échange de la morue sèche contre l'huile d'olive, ils avaient été assaillis d'une horrible tempête qui avait rompu leur mâture et enlevé leur gouvernail, qu'en cette extrémité, ils s'étaient voués à Notre-Dame de la Garde, laquelle les avait sauvés d'une perte certaine.



Après avoir écouté ce récit, je me fis apporter par Berthelet la clef de la chapelle, où ils suspendirent eux-mêmes à la voûte leur navire parmi d'autres semblables qui y figurent autant de lampes. »

Scapulaires (scapulae : épaules) 1671 : Objets de dévotion en tissu bénits que les fidèles s'attachent autour du cou pour être portés sous les vêtements.

Certains peuvent être portés pour les grâces et les protections qu'ils confèrent, d'autres par simple dévotion à la religion dans son ensemble ou d'affiliation à certains ordres religieux du XVIIe et XVIIIe siècle (les Carmes).



Un curé du diocèse de Lille évoque ainsi les dévotions populaires dont il est témoin : « On trouve toute une kyrielle de religiosité populaire. C'est un élément essentiel de pratique en milieux populaires, expression d'une foi concrète, publique et non pas intellectuelle.

Rapidement, je cite : pèlerinages (Lourdes, Compostelle) pour demander protection ou guérison, chapelet, cierges, processions mariales en août, dévotions à Sainte Rita, procession à Notre Dame de Boulogne, neuvaines à Notre Dame des Ardents, de Grâce, de Bollezele (Vierge qu'on prie pour les femmes qui n'arrivent pas à enfanter). On trouve aussi des personnes qui nous demandent de bénir une gourmette de baptême, leurs maisons, ou même leurs voitures. »

➤ Demandes de bénédictions d'objets



Bénédition de cartables à l'église de Ste-Croix-en-Plaine en Alsace



Bénédition de 200 voitures par l'évêque du Mans, Mgr Le Saux, avec messe en plein air.

Bénédition de casques de moto à Nanterre



Le Rituel des bénédictions, livre liturgique officiel, propose plusieurs schémas de prière, adaptés à ce genre de circonstances : bénédiction d'une première pierre, bénédiction d'une nouvelle maison, bénédiction des maisons au Temps pascal.

- On lit un texte biblique : l'hospitalité d'Abraham, ou la venue de Jésus dans la maison de Simon, chez Marthe et Marie, chez Zachée, ou encore sa consigne aux missionnaires : « Dites "Paix à cette maison !" »
- On prolonge par une prière litanique.
- On conclut par la bénédiction proprement dite.

Cette liturgie familiale peut être présidée par un baptisé laïc, mais la présence d'un prêtre ou d'un diacre manifeste le souci pastoral de l'Église et son attention à la vie des hommes. On peut noter qu'un ministre ordonné bénit par une parole d'autorité et pas seulement par une prière de supplication ; cela est signifié par le geste des mains étendues. En outre, il peut ajouter à la bénédiction de la maison celle de la famille, qui relève de son ministère propre.

Les bénédictions font partie des sacramentaux, c'est-à-dire « des signes sacrés qui disposent les hommes à recevoir l'effet principal des sacrements, et qui sanctifient les diverses circonstances de la vie». C'est pourquoi ils sont toujours enveloppés par la parole de Dieu, qui leur donne sens et grâce.

Le Livre des bénédictions, édité en 1984, a été revu et corrigé en 1995. il concerne les bénédictions des personnes (familles, enfants, malades...), mais aussi bénédictions concernant les activités humaines, bénédictions des objets pour le culte et des objets de dévotion (chapelets, scapulaires...). Une occasion de louer Dieu en tout temps et de sanctifier les diverses circonstances de la vie.

Ces dévotions qui passent par le corps et le cœur avant la tête sont légitimes et belles. « *La foi populaire est un trésor de l'Église, une spiritualité, une mystique, un espace de rencontre avec Jésus Christ* », disait le pape, reprenant les propos de Jean-Paul II, en mai 2013 à des confréries d'Argentine.

Cependant que nous révèle l'histoire de l'Eglise ?

Dès les premiers siècles du christianisme, les objets de piété participent aux échanges entre les croyants et l'au-delà, leur fabrication étant tour à tour encouragée ou décriée par le Saint-Siège.

➤ Les premiers siècles de l'Eglise et le Moyen Age

En Occident, Saint Augustin(†430) encourage la vénération du corps des fidèles « *qui ont servi d'instrument et d'organe au Saint-Esprit pour toutes sortes de bonnes œuvres* ».Cependant il met en garde contre certaines pratiques à tendances magiques ou superstitieuses : la fabrication et le culte des idoles, ce qui est institué par les hommes pour consulter les démons et conclure avec eux des pactes d'alliance fondés sur des signes, les arts magiques, les livres des haruspices et des augures, les amulettes et remèdes que condamne la science médicale...

Au IVème siècle le prêtre toulousain Vigilance en vint même à condamner le culte des reliques comme une idolâtrie.

Saint Jérôme (†420) écrivit alors un cinglant *Contra Vigilantius*, où il explique que nous honorons les reliques des martyrs afin d'adorer Celui dont ils ont été les martyrs. Tous les Pères de l'Eglise appuient de leur autorité et éclairent de leur science un culte si estimable.

Châsse limousine en émail Musée du Louvre,
Crucifixion et Christ en Majesté



En Orient saint Jean Chrysostome (†407) s'en fait le chantre inspiré : « *Voulez-vous, s'exclame-t-il, goûter d'inexprimables délices, venez au tombeau des martyrs, prosternez-vous humblement devant leurs sacrés ossements, baisez dévotement la châsse qui les renferme, lisez les combats qu'ils ont soutenus, les traits édifiants de leur foi et de leur courage. Prenez de l'huile sainte qui brûle devant leurs tombeaux, frottez-en votre corps, votre langue, vos lèvres, votre cou et vos yeux, et vous ressentirez les effets de leur puissante intercession auprès de Dieu* »

Les grandes invasions barbares, au Ve siècle, favorisèrent la dispersion des reliques. Chacun eut alors à cœur d'emporter dans sa fuite les restes vénérables des saints fondateurs pour les soustraire à la profanation.

Bientôt l'Orient devait connaître la querelle iconoclaste. Était-il permis ou non de vénérer les saintes images ?

Le Concile de Nicée II (787) trancha la question en écartant toute accusation d'idolâtrie car « *l'honneur rendu à l'image s'en va au modèle original et celui qui vénère l'image vénère en elle la personne de celui qu'elle représente* ».

La même légitimation vaut a fortiori pour le culte des reliques, qui fut souvent supplanté en Orient par la vénération des saintes icônes.

Saint Thomas d'Aquin, au XIII^e siècle, consacre un article de la Somme théologique à justifier la vénération des reliques.

La fin des croisades se solda par une véritable razzia de reliques, tout ce qui était rapporté de Terre Sainte étant considéré comme inestimable. L'accès à Jérusalem était impossible mais à Paris on pouvait vénérer la Couronne d'épines dans la Sainte-Chapelle, à Bruges quelques gouttes du précieux Sang ...

Evidemment la multiplication des reliques les plus diverses et quelquefois les plus incongrues allait jeter le doute sur leur authenticité et le discrédit sur leur vénération.

➤ **La critique protestante de l'abus des objets de piété (culte des saints, dévotion mariale, vénération des reliques, trafic des Indulgences...) au détriment d'un culte « en esprit et en vérité ».**

Au XVI^e siècle, en 1543, Calvin publie un Traité des Reliques, où il se moque du culte des reliques, en indiquant leur nombre excessif, en soulignant que la Bible n'en parle pas ou en dénonçant les « portions » des corps saints répartis en Europe.

Les arguments sont tour à tour judiciaires, historiques et théologiques. Le ton général du Traité est polémique et s'apparente à une longue liste de reliques que l'auteur situe géographiquement et dénombre avec ironie.

Les protestants s'insurgent aussi contre la multiplication des gestes liturgiques et la sacralisation croissante du rituel et du sacerdoce chrétiens.

S'appuyant sur les textes bibliques, ils valorisent la parole aux dépens du geste, la raison aux dépens de l'émotion et évitent toute manifestation physique démonstrative.

La liturgie protestante est marquée par une sobriété rituelle. Ce n'est toutefois pas le cas des évangélistes américains et autres pentecôtistes, aussi protestants mais très démonstratifs. Le rite sacramentel chez les protestants réactualise les gestes fondateurs accomplis pour les humains par Jésus : baptême, Cène.



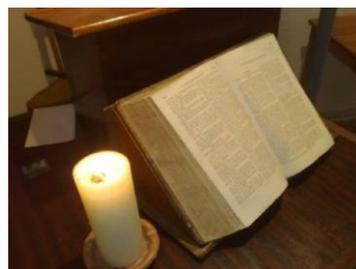
Temple du canton de Vaud, en Suisse (1796)

Pas de crucifix dans les temples mais une simple croix : pour les protestants, Jésus-Christ est ressuscité et donc sa représentation sur la croix est inutile.

Pas de signe de croix non plus dans l'Église protestante française par souci de dépouillement et aussi parce que les protestants n'apportent pas d'importance aux gestes ou symboles qui font oublier parfois le vrai sens de l'objet qu'ils sont censés représenter.

Pas de représentations non plus de Saints car Paul a écrit dans la Bible: « *Il n'y a qu'un seul médiateur, Jésus Christ* ».

Il y a toujours une Bible ouverte sur l'autel, en référence à l'importance de la Parole de Dieu, seul guide pour le chrétien.



Face au protestantisme, la Contre-réforme catholique utilise l'objet de dévotion pour toucher la sensibilité : cet encouragement contribuera à leur développement à partir du XVI^e siècle et au foisonnement de l'art baroque.

Cependant, aux XVII^e et XVIII^e siècles, une crainte des déformations possibles de la foi a pu conduire des prêtres et des théologiens à une critique des dévotions privées et de certaines pratiques rituelles.

Pour mieux les purifier, on les a supprimées : « *Il y a beaucoup de superstition parmi le menu peuple, le prieur nous a dit qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour les abolir et les faire perdre* » visite pastorale au début XVIII^e siècle, dans le diocèse de Vence (Var).

On décrit le culte à la Vierge, dont les statues sont recouvertes d'offrandes de médailles, bagues, petites couronnes d'argent, rubans, bouquets.

La dévotion populaire s'approprie son saint, elle le promène, le touche et le fête.



L'Eglise, avec l'aide des confréries, va orienter ces pratiques dans quatre directions : dévotion au Saint-Sacrement, au Rosaire, à Saint-Joseph, aux âmes du Purgatoire, supplantant le culte rural aux saints protecteurs, guérisseurs, comme saint Roch et saint

Sébastien, qui se réfugie dans les chapelles champêtres.

D'une façon générale, l'Eglise encourage les dévotions qui portent sur les grands mystères de la foi, tels le Père, le Christ, l'Esprit, l'Eucharistie, la Vierge Marie et quelques manifestations particulières dont les fruits sont apparus évidents au fil du temps comme, par exemple, la vénération des saints, les dévotions au chemin de la croix, au rosaire, les lieux de pèlerinages ou les objets reconnus comme porteurs d'une présence particulière de Dieu tels les reliques.

Le Concile Vatican II demande d'évangéliser les pratiques de piété : « *Selon la Tradition, les saints sont l'objet d'un culte dans l'Eglise, et l'on y vénère leurs reliques authentiques et leurs images* », cependant « *la liturgie est de loin supérieure aux pieux exercices* », Constitution sur la liturgie Sacrosanctum concilium, n° 13 et n° 60.

- **L'inculturation** est un terme chrétien utilisé en missiologie pour désigner la manière d'adapter l'annonce de l'Évangile dans une culture donnée. La piété est extrêmement diversifiée, selon les lieux, les mentalités et les traditions.



La Semaine Sainte de Séville est l'une des festivités les plus impressionnantes et émouvantes. La dévotion, l'art, les couleurs et la musique se mêlent aux actes célébrés pour commémorer la mort de Jésus Christ.

Les membres des différentes confréries, vêtus de leurs costumes caractéristiques, parcourent les rues sous le poids des images religieuses (pasos) qu'ils transportent au rythme des tambours et de la musique, donnant lieu à des scènes d'une simple beauté.



Saint Vincent tournante de Mercurey en 2017

Il est hautement recommandé que les diverses formes de piété populaire recourent constamment à l'Écriture sainte, puisque la Parole de Dieu est un instrument privilégié de l'Esprit Saint. La piété populaire doit avoir une « *empreinte biblique* » et porter la marque des grands thèmes du mystère chrétien.

Une référence fréquente à l'Écriture sainte et son usage constant peuvent aussi aider à freiner certaines formes excessives ou trop exubérantes de piété populaire. (87, 88, 89)

Tout rite peut être interprété de travers, tout signe peut être dévoyé. Nul n'est à l'abri du paganisme, du culte à la Nature, de l'animisme, qui donne une âme aux éléments naturels. Le propre de la superstition, c'est d'attacher une vertu (positive ou néfaste) à un geste ou à un objet en tant que tel, alors que les sacrements et les sacramentaux chrétiens n'ont de vertu qu'en tant que signes ou médiations, qui renvoient à un au-delà d'eux-mêmes, mémoire du don de Dieu ou ouverture vers le mystère divin. Aussi bien l'Église n'entend pas légiférer, mais orienter, en laissant l'application intelligente de ces orientations aux responsables locaux.

Orientation pastorale, un juste rapport entre piété populaire et liturgie

Nécessité de tenir compte de ce besoin d'un langage corporel (5 sens de la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût).

On note un besoin de signes tangibles, sensibles pour nourrir sa foi et l'exprimer, en particulier chez les jeunes. Cependant, il faut que ces gestes soient reconnus, prolongés par une expérience d'Église, une vie liturgique, un minimum de formation intellectuelle, une remise à l'honneur de la symbolique chrétienne (eau, lumière, flamme...).

Le Catéchisme de l'Église catholique(1992) précise que « les expressions (de piété populaire) prolongent la vie liturgique de l'Église, mais ne la remplacent pas » (n° 1675).

En décembre 2001, la Congrégation pour le Culte divin et la discipline des sacrements promulgait le Directoire sur la piété populaire et la liturgie pour confirmer la primauté de la liturgie et promouvoir cependant une attitude positive à l'égard de la piété populaire.

Ce document vise à offrir des repères pour assurer « une relation équilibrée entre les diverses formes de piété populaire et la liturgie de l'Église ». Il propose d'excellentes directives pour que ne soit jamais ignoré ni coupé le lien organique entre la liturgie et les manifestations populaires de la foi.

Le Chapitre III (n° 76-92) expose les principes théologiques qui sous-tendent l'évaluation et le renouveau de la piété populaire. Ils peuvent servir de lignes directrices pour tout programme diocésain ou paroissial de formation.

1/ Piété populaire et culte des saints

La tradition la plus populaire associée à la vénération des saints est de leur adresser une prière, pour leur demander d'intercéder auprès de Dieu en vue d'obtenir une grâce particulière.



Fontaine de Saint Emilien à Saint Emiland (71)

Sainte Anne, par exemple, devint la patronne des femmes enceintes et saint Antoine de Padoue, le spécialiste des objets perdus. Quant à sainte Rita, on lui confie les causes désespérées.

Ces prières doivent se faire dans le contexte plus large de la communion des saints, c'est-à-dire communauté de tous ceux, vivants ou morts, qui sont déjà réunis en Dieu par la foi.

C'est le lien vital entre Eglise du ciel (Eglise triomphante des saints) et Eglise pèlerine ou pèlerinante (les chrétiens qui cheminent sur cette terre) et de l'Église souffrante (ceux qui sont au purgatoire).

Vatican II a tout à la fois assumé et clarifié cette tradition "*Car, admis dans la patrie céleste et présents au Seigneur (2 Corinthiens 5, 8), par lui, avec lui et en lui, ils ne cessent d' intercéder pour nous auprès du Père, offrant les mérites qu'ils ont acquis sur terre par l'unique Médiateur de Dieu et des hommes, le Christ Jésus (1 Rois 2, 5), servant le Seigneur en toutes choses et complétant en leur chair ce qui manque aux souffrances du Christ en faveur de son Corps qui est l'Église (Colossiens 1, 24). Ainsi leur sollicitude fraternelle est du plus grand secours pour notre infirmité.*" (Constitution dogmatique sur l'Église 49).

A la messe, l'Église fait mémoire des saints.

Chaque jour, dans la liturgie de l'Église, un saint est célébré. Souvent en quelques lignes, son témoignage et sa vie nous sont résumés en introduction aux lectures du jour dans nos missels. Prendre le temps de les lire, nous donne de colorer différemment la lecture de l'Évangile du jour et de faire connaissance avec nos frères aînés dans la foi.

Lors des baptêmes, de la liturgie pascale, des professions religieuses et des ordinations, la litanie des saints est chantée. Elle nous remet en mémoire la longue histoire d'un peuple en marche.

2/ Associer la piété populaire et les fêtes liturgiques

L'année liturgique propose aux chrétiens de revivre l'ensemble de l'histoire du salut et de la vie du Christ, au cours d'une année. Elle reprend les événements principaux de la vie du Christ : sa naissance (Noël), sa mort et sa résurrection (Pâques), le don de l'Esprit (Pentecôte). C'est ce qui est affirmé à chaque messe : « *Nous proclamons ta mort, Seigneur Jésus, nous célébrons ta Résurrection, nous attendons ta venue dans la gloire* »

Elle commence le 1er dimanche de l'Avent quatre semaines avant Noël. Elle s'achève avec le dimanche du Christ Roi, fin novembre. Elle se divise en plusieurs périodes :

- Temps de l'Avent (4 semaines)
- Temps de Noël (blanc) et de l'Épiphanie, de la fête de Noël au baptême du Christ.
- Le Temps ordinaire (vert) débute au baptême du Christ.
- Temps du Carême (violet) qui commence le mercredi des Cendres.

- Temps pascal de Pâques (blanc), de l'Ascension jusqu'à la Pentecôte.
- Suite du temps ordinaire (vert) jusqu'à la fin de l'année liturgique, englobant la Fête de la Toussaint (de tous les saints, le 1er novembre) jusqu'au dimanche du Christ Roi de l'univers (20 novembre).

Les objets de dévotion populaire préparent ou prolongent la fête liturgique, mais ne la remplacent pas. Le temps liturgique chrétien est un temps cyclique, mais qui est inscrit dans une vision dynamique de l'Histoire.

Couronne d'Avent, faite de branches de pin ou de paille, décorée de quatre bougies. À chacun des quatre dimanches du temps de l'Avent, on allume une bougie. La nuit de Noël, les quatre bougies brillent ensemble pour annoncer la grande lumière de Jésus venu sur terre. La couronne de feuillage et de rubans qui décore la porte des maisons est un simple signe de paix et d'hospitalité qui nous vient des pays anglo-saxons.



La couronne de l'Avent avec les bougies a été inventée par un pasteur de Hambourg, en Allemagne au XIXe siècle. Chaque matin, il allumait un petit cierge de plus et, chaque dimanche, un grand cierge. La coutume n'a retenu que les grands.

Ces bougies symbolisent les grandes étapes du salut avant la venue du Messie: la première est le symbole du pardon accordé à Adam et Ève, la deuxième est le symbole de la foi des patriarches en la terre promise, la troisième est le symbole de la joie de David célébrant l'alliance avec Dieu, la quatrième est le symbole de l'enseignement des prophètes annonçant un règne de justice et de paix.

La crèche : selon l'évangile de Luc, Marie a déposé l'enfant Jésus dans la mangeoire (Krippe, en germanique) d'une étable où Joseph et Marie avaient trouvé refuge.

Le mot crèche désigne aujourd'hui toute représentation de la Nativité.



C'est au VI^e siècle que l'on situe la première célébration de la nuit de Noël dans l'église de Sainte Marie à Rome, avec des statues de la Vierge Marie, de Joseph, de l'âne et du bœuf.

Selon la légende, François d'Assise "inventa" au XIII^e siècle la crèche vivante dans une grotte de Greccio en Italie, où les frères mineurs avaient établi un ermitage. Joseph, la Vierge Marie, les mages, les bergers, et les paysans étaient joués par les gens du village, avec des animaux réels. Puis, la coutume s'est répandue, sous l'influence des prédicateurs franciscains, surtout en Provence et en Italie, en particulier à Naples.

La crèche napolitaine est une tradition qui remonte au Moyen Age, de grandes dimensions, où la Nativité est entourée d'une profusion de personnages, de métiers. Il y a une superbe collection de crèches d'époque baroque du XVIII^e siècle au Musée San Martino de Naples. On trouve même à Naples une rue des crèches, rue San Gregorio Armeno. Les premières crèches "en modèles réduits" firent leur apparition dans les églises au XVI^e siècle à Prague avec les Jésuites. A la fin du XIX^e siècle apparaissent les santons (de santouns : petits saints) façonnés dans l'argile, originaires de Provence, représentant tous les petits métiers traditionnels.

Chemin de croix, montée vers Pâques

Quelle est l'origine du chemin de croix ?

Les franciscains imaginèrent et diffusèrent aux XIV^e et XV^e siècle la pratique du chemin de la croix.

Gardiens des lieux saints depuis le XIV^e siècle, en vertu d'un accord passé avec les Turcs, ils dirigeaient à Jérusalem les exercices spirituels des pèlerins sur la Via Dolorosa suivie par le Christ et allant au tribunal de Pilate, au bas de la ville, jusqu'au Golgotha, le Calvaire, à son sommet.

Ils eurent l'idée de transposer cette forme de méditation sur la Passion à l'ensemble des fidèles afin de permettre à ceux qui ne pouvaient se rendre en Terre Sainte d'accomplir la même démarche que les pèlerins. Ils disposaient en plein air ou dans les églises, des séries d'évocation (tableaux, statues, croix...), des scènes marquantes de l'itinéraire du Christ vers le calvaire et ils faisaient prier et méditer les fidèles à chacune de ses étapes ou « stations ».

Le nombre de celles-ci varia jusqu'au XVIII^e siècle, au cours duquel elles furent fixées à 14 par les papes Benoît XII et Clément XIV.

Aujourd'hui, on ajoute parfois une XVe station, celle du tombeau vide qui relie ainsi toutes les stations à la Résurrection.



Chemin de croix de l'Hospitalité Sainte Marthe au sanctuaire de Lourdes

Crèches et chemins de croix visaient à rendre sensible au fidèles l'humanité du Christ. C'est le courant spirituel de la « devotiomoderna ».

Il importe aussi que la piété populaire souligne l'importance fondamentale de la Résurrection du Christ. La dévotion au Christ souffrant et le chemin de croix devraient toujours inclure une référence à sa glorification de manière à donner une vision complète du Mystère pascal.

Le cœur de ce mystère est la victoire du Christ sur la mort, lui « *qui était mort et qui est maintenant vivant pour les siècles des siècles* » (Ap. 1, 18). (80)

La dévotion à la Passion du Christ doit aussi conduire les fidèles à une participation pleine et consciente à l'Eucharistie. (80)

Il est bon de se rappeler ici que l'adoration eucharistique ne peut avoir lieu que là où le Saint Sacrement est conservé; et que le Saint Sacrement ne peut être conservé que dans une église ou une chapelle où la célébration de l'Eucharistie a lieu régulièrement.



Eucharistie célébrée par le Père Cléophas

La Toussaint célébrée le 1er novembre, la veille du jour de la commémoration des fidèles défunts, le 2 novembre, où l'on prie pour les morts.

La prière pour les défunts doit être encouragée dans la dévotion populaire des fidèles.

La prière de l'Église pour les défunts implore la vie éternelle non seulement pour les disciples du Christ qui sont morts dans sa paix, mais aussi pour ceux et celles dont Dieu seul connaît la foi. La Toussaint se célèbre le 1er novembre, la veille du jour de la commémoration des fidèles défunts, le 2 novembre, où l'on prie pour les morts.

À des degrés divers et de différentes manières, la piété populaire doit exprimer le « principe ecclésial » en vertu duquel les fidèles forment le peuple saint de Dieu. Par exemple, la vénération de la Bienheureuse Vierge Marie, des anges et des saints, et la prière pour les défunts doivent se faire dans le contexte plus large de la communion des saints, qui exprime le lien vital entre l'Église du ciel et l'Église pèlerine ici-bas. (84)

La Toussaint est une fête joyeuse, c'est la fête de la communion des saints, c'est-à-dire de tous ceux, vivants ou morts, qui sont déjà réunis en Dieu par la foi. Vatican II réaffirme cette doctrine. *"En effet, tous ceux qui sont au Christ et possèdent son esprit constituent une seule Église et se tiennent mutuellement comme un tout dans le Christ. Donc, l'union de ceux qui sont encore en chemin avec leurs frères qui se sont endormis dans la paix du Christ ne connaît pas la moindre intermittence ; au contraire, selon la foi constante de l'Église, cette union est renforcée par l'échange de biens mutuels"* (Constitution dogmatique sur l'Église). Selon l'évêque de Hanovre, il est « absurde de célébrer Halloween, Martin Luther ayant libéré les protestants de la peur des démons et des sorcières ».

3/ Piété mariale et liturgie

Tout en reconnaissant que « le culte liturgique [...] n'épuise pas toutes les possibilités mises en oeuvre par le peuple de Dieu pour exprimer sa vénération envers la Sainte Mère du Seigneur » le Directoire affirme néanmoins que « par rapport à la piété mariale du peuple de Dieu, la liturgie doit toujours apparaître comme une forme exemplaire, une source d'inspiration, un point de référence constant et un but ultime. » (183-184)

La référence à la Très Sainte Trinité, bien que présente en germe dans la piété populaire, demande à être accentuée. La prière chrétienne s'adresse toujours au Père, par la médiation du Fils, dans la puissance de l'Esprit Saint. Une prière chrétienne sans référence à la Sainte Trinité est impensable. (79, 80)

Vitrail néogothique du Couronnement de la Vierge par la Sainte Trinité, église d'Anost (71)



La prière populaire doit mettre l'accent davantage sur la personne et l'action de l'Esprit Saint. Les formes authentiques de la piété populaire sont les fruits de l'Esprit Saint et doivent toujours être tenues pour des expressions de la piété de l'Église. Toute forme de piété authentique vient de l'Esprit et est pratiquée dans l'Esprit. (78, 80, 87)

CONCLUSION

La piété populaire est incontestablement l'expression du profond enracinement intérieur de la foi. L'importance que le pape Jean-Paul II accordait aux expressions de la piété populaire dans la vie de l'Église est bien connue.

« La dévotion populaire authentique, qui s'exprime de manières si diverses, écrit-il, trouve sa source dans la foi, et pour cette raison, on doit l'apprécier et la respecter. Dans ses formes les plus authentiques, la piété populaire ne s'oppose pas à la liturgie qui garde sa place centrale; au contraire, elle nourrit la foi des gens, qui considèrent la piété populaire comme une expérience religieuse connaturelle, et elle dispose à la célébration des mystères sacrés.»

Jean-Paul II, allocution à l'Assemblée plénière de la Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements, le 21 septembre 2001.

Aussi les éléments «sensibles», «matériels» et «visibles» qui caractérisent les expressions populaires de la foi doivent-ils être perçus comme des indications du désir intérieur des fidèles d'exprimer leur attachement au Christ Sauveur, leur amour pour la Vierge Marie et leur vénération des saints.

« La religiosité populaire signifie que la foi plonge ses racines au cœur des peuples d'une façon telle qu'elle s'introduit dans le monde du quotidien ».

À diverses reprises pendant son grand pontificat, le pape Jean-Paul II a rappelé aux fidèles et aux clergés catholiques la nécessité d'évangéliser les dévotions populaires, dans la mesure où elles doivent toujours être vécues en harmonie avec la liturgie de l'Église.

La liturgie de l'Église demeure le modèle vivant qui permet le mieux d'apprécier et d'évaluer les dévotions populaires.

À cette fin, et conformément au Directoire sur la piété populaire et la liturgie (12; 186), les dévotions et les pratiques populaires doivent être imprégnées :

- a) d'un esprit biblique, puisqu'il est impossible d'imaginer la prière chrétienne sans une référence directe ou indirecte à l'Écriture sainte;
- b) d'un esprit liturgique, si on veut qu'elles disposent correctement aux mystères célébrés dans les actions liturgiques ou qu'elles en prolongent les effets;
- c) d'un esprit œcuménique, dans le respect des sensibilités et des traditions religieuses des autres communautés chrétiennes;
- d) d'un esprit anthropologique, qui utilise des expressions et des symboles importants et porteurs de sens pour une culture ou un peuple donné, afin de répondre adéquatement à ses besoins religieux;
- e) d'un esprit missionnaire, puisqu'il incombe à tous les fidèles de porter témoignage au Christ Seigneur.

BIBLIOGRAPHIE proposée par Martine PETRINI-POLI

- Catéchisme de l'Église catholique n° 1674-1675. Ce document publié en 1992 et dont un abrégé a été proposé en 2005, présente et ordonne l'ensemble des éléments qui expriment la foi de l'Église. Le Catéchisme est divisé en 4 grandes parties :
 - I/ la Profession de foi de l'Église : L'acte de croire et l'objet de la foi.
 - II/La célébration du mystère chrétien : La dimension sacramentelle et les sept sacrements de l'Église.
 - III/La vie dans le Christ : La vocation de l'homme et les 10 commandements
 - IV/La prière chrétienne. La vie de prière et le « Notre Père ! »
- Congrégation pour la doctrine de la foi, Le message de Fatima, 26 juin 2000.
- Congrégation pour le Culte divin et la discipline des sacrements, Directoire sur la piété populaire et la liturgie, 2001
- Conseil pontifical de la culture, Pour une approche pastorale de la culture, 23 mai 1999, n°28
- Greg Dues, "Guide des traditions et coutumes catholiques", Bayard, 2015. Méditation du rosaire

Méditation du Rosaire, forme de prière répétitive qui existe depuis le XIIe siècle.

C'est à un chartreux, Dominique de Prusse (dès 1409 à Trèves) qu'il faut attribuer l'institution du Rosaire tel qu'on le connaît avec ses quinze mystères et ses cent cinquante "Je vous salue Marie". Jean-Paul II a rajouté en 2002 cinq nouveaux mystères.

Les 20 mystères sont regroupés en 4 catégories :

- les mystères joyeux (naissance du Christ),
- les mystères lumineux (vie publique du Christ),
- les mystères douloureux (mort du Christ),
- les mystères glorieux (Résurrection du Christ).

Chaque mystère est annoncé ou médité et est suivi d'une dizaine de chapelet (une dizaine de "Je vous salue Marie"). Jean-Paul II a publié, le 16 octobre 2002, une Lettre apostolique "Rosarium Virginis Mariae", invitant à prier le rosaire.

Les mystères joyeux (naissance du Christ)

- L'annonciation texte : Luc 1, 26-38
- La visitation texte : Luc 1, 39-56
- La naissance de Jésus à Bethléem texte : Luc 2, 1-20
- La présentation de Jésus au Temple texte : Luc 2, 22-35
- Les retrouvailles au Temple texte : Luc 2, 41-52

Les mystères lumineux (vie publique du Christ)

- Le baptême du Christ dans le Jourdain textes : saint Paul aux Corinthiens 2 Co 5, 21 ; Matthieu 3, 17
- Les noces de Cana texte : Jean 2, 1-12
- L'annonce du Royaume de Dieu textes : Marc 1,15 ; Marc 2, 3-13 ;Luc 7, 47-48 ; Jean 20, 22-23
- La Transfiguration du Christ texte : Luc 9,35
- L'institution de l'Eucharistie texte : Jean 13,1

Les mystères douloureux (mort du Christ)

- Gethsémani textes : Matthieu 26, 36-46 ; Marc 14,32-42 ; Luc 22,40-46
- La flagellation textes : Matthieu 26,67-68 ;Marc 14, 65 ; Luc 22, 63-66
- Le couronnement d'épines textes : Matthieu 27, 27-31 ; Marc 15, 16-20 ; Jean 19, 2-3
- Le portement de la Croix textes : Matthieu 27,32-33, Marc, 15, 16-20 ; Luc 23,26 ; Jean 19,17

- La crucifixion textes : Matthieu 27, 32-43 ; Marc 15, 21-27 ; Luc 23, 33-34 ; Jean 19, 17-24

Les mystères glorieux (Résurrection du Christ)

- La Résurrection textes : Matthieu 28, 1-8, Marc 16,1-8 ; Luc 24, 1-10 ; Jean 20,11-18
- L'Ascension textes : Marc 16, 19 ; Luc 24, 50-52 ; Actes 1,3-14
- La Pentecôte texte : Actes 2, 1-13
- L'Assomption de Marie texte : Apocalypse 12, 1
- Le couronnement de Marie au ciel texte : Apocalypse 12, 1

Quelle est l'importance de cette prière ?

Des communautés chrétiennes ont gardé la foi grâce à lui pendant de longues périodes de persécutions (Japon, Madagascar par exemple).

Au XIXe siècle, Pauline Jaricot eut l'idée d'évangéliser les jeunes ouvriers de Lyon par l'institution du Rosaire Vivant. En s'engageant à la récitation d'une dizaine de chapelet chaque jour, chacun des quinze membres de ces équipes pouvait contribuer à la récitation d'un rosaire en entier. Le rosaire trouvait ainsi un esprit nouveau : par la modestie de l'exigence et par l'aspect communautaire de son organisation, il permettait un apostolat auprès des plus éloignés de l'Église.

Les Équipes du Rosaire, fondées en 1955 ont repris cet héritage en insistant sur le double aspect marial et missionnaire de la prière du Rosaire. (Document du diocèse de Toulouse)

Lectio divina proposée aux LEME

Octobre 2017

Marc Chapitre 5 24-34

24 Jésus partit avec lui, et la foule qui le suivait était si nombreuse qu'elle l'écrasait.

25 Or, une femme, qui avait des pertes de sang depuis douze ans... -

26 elle avait beaucoup souffert du traitement de nombreux médecins, et elle avait dépensé tous ses biens sans avoir la moindre amélioration ; au contraire, son état avait plutôt empiré -...

27 cette femme donc, ayant appris ce qu'on disait de Jésus, vint par derrière dans la foule et toucha son vêtement.

28 Elle se disait en effet : « Si je parviens à toucher seulement son vêtement, je serai sauvée. »

29 À l'instant, l'hémorragie s'arrêta, et elle ressentit dans son corps qu'elle était guérie de son mal.

30 Aussitôt Jésus se rendit compte qu'une force était sortie de lui. Il se retourna dans la foule, et il demandait : « Qui a touché mes vêtements ? »

31 Ses disciples lui répondirent : « Tu vois bien la foule qui t'écrase, et tu demandes : "Qui m'a touché ?" »

32 Mais lui regardait tout autour pour voir celle qui avait fait cela.

33 Alors la femme, saisie de crainte et toute tremblante, sachant ce qui lui était arrivé, vint se jeter à ses pieds et lui dit toute la vérité.

34 Jésus lui dit alors : « Ma fille, ta foi t'a sauvée. Va en paix et sois guérie de ton mal. »

Commentaire d'Yves Guillemette - Prêtre et bibliste à Montréal « *La foi et l'espoir de la guérison* »

Une femme affaiblie par la maladie, à bout de ressources, découragée par l'inefficacité des traitements subis, tente le tout pour le tout. Son dernier recours est de s'approcher de Jésus, lui crier sa détresse, et en espérer la guérison. À défaut de lui parler à cause de la foule compacte, elle réussit à toucher au moins son vêtement, espérant ainsi obtenir la guérison de son mal, comme par un transfert magique de puissance, vu que le vêtement est un symbole de la personnalité de celui ou celle qui le porte.

Mais il faut aussi savoir que le contact physique du malade avec le corps du guérisseur est une pratique usuelle dans l'Antiquité

Le rapport qu'entretiennent les gens de l'Antiquité avec la maladie, y compris ceux du monde biblique, se comprend à la lumière des connaissances médicales de l'époque et de leur vision religieuse du monde.

Les Anciens considéraient qu'il y avait un esprit divin (un démon bon ou méchant) en toute créature et que tout événement dépendait de la volonté des dieux. On attribuait ainsi à des puissances malfaisantes la responsabilité des maladies que l'on ne pouvait expliquer. Le malade se perçoit alors comme subissant une punition divine pour une faute commise la plupart du temps dans le domaine cultuel. Il en résulte que la médecine est le plus souvent exercée par les prêtres attachés à des sanctuaires consacrés à des dieux guérisseurs comme Esculape chez les Grecs. Les demandes de guérison sont accompagnées parfois d'exorcismes pour chasser les démons, mais surtout de supplications et de sacrifices.

Dans le monde biblique, les pratiques magiques sont interdites. Il faut plutôt recourir à Dieu car il est le maître de la vie. Lui seul peut guérir et sauver en redonnant la force vitale diminuée par la maladie, et en apportant le réconfort quand la maladie est perçue comme le signal d'une mort qui n'est jamais très loin. Les malades, par l'intermédiaire d'un prêtre ou d'un prophète, adressent au Seigneur Dieu leurs prières et espèrent avec confiance un signe de sa faveur.

Jésus est souvent confronté à la maladie. Chaque fois, il est pris de pitié (ses entrailles frémissent, comme on dit en langage biblique) et il agit en libérateur, apportant la santé physique et le salut spirituel.

La femme malade est motivée par une telle confiance en Jésus qu'elle ne se gêne pas pour le déranger, comme le font tant d'autres dans l'évangile (par exemple l'aveugle de Jéricho, le paralytique descendu par le toit).

Le miracle que notre malade anonyme vit est plus qu'une simple guérison. Le miracle, c'est que Jésus identifie ou fait surgir la foi qui motive sa démarche; sa vie sera désormais transformée de fond en comble.

L'évangéliste Marc insiste en effet sur la foi qui apporte la santé et le salut (le même mot en grec), et fait entrer dans la vie. Il y a dans ces deux merveilles (miracles) de Dieu, la révélation du pouvoir de Jésus sur la mort, qui est une force de résurrection permettant à la femme d'âge mûr de se relever de la mort qui se faisait menaçante.

1. La recherche du contact avec Jésus : vv. 25-29
2. Le dialogue : vv. 30-33
3. La transformation de la personne et la reconnaissance de la foi : vv. 33-34

La piété populaire - Liturgie

Marie-Jo Cornu

La piété populaire s'adresse directement à l'homme, concerne à la fois son corps, son cœur et son esprit dans l'affect.

La piété populaire est un domaine bien déterminé, qui, de surcroît, est adaptée à la vie de prière : en effet, grâce aux pieux exercices, le fidèle est introduit dans un vrai dialogue avec le Seigneur, qui est constitué d'expressions parfaitement compréhensibles et qu'il fait siennes; en revanche, la liturgie, fait prononcer au fidèle des mots qui ne sont pas les siens et qui sont souvent étrangers à son contexte culturel.

La piété populaire offre une large place à l'évocation de l'au-delà, au désir de communion avec ceux qui demeurent dans le ciel, la bienheureuse Vierge Marie, les Anges et les Saints, et donc à la prière pour les défunts.

1. De Vatican II à aujourd'hui

« Toute célébration liturgique, en tant qu'œuvre du Christ prêtre et de son Corps qui est l'Église, est l'action sacrée par excellence dont nulle autre action de l'Église ne peut atteindre l'efficacité au même titre et au même degré...La priorité donnée à la célébration de l'Année liturgique sur toutes les autres formes d'expressions et de pratiques de dévotions, doit être considérée comme un principe fondamental »

La piété populaire doit faire apparaître les éléments suivants:

- l'inspiration biblique, car on ne peut concevoir une prière chrétienne sans référence directe ou indirecte à un passage de la Bible;
- l'inspiration liturgique, puisque la piété populaire met en relief ou du moins se fait l'écho des mystères célébrés dans les actions liturgiques;
- l'inspiration œcuménique, c'est-à-dire la prise en compte des sensibilités et des traditions chrétiennes diverses, tout en évitant de se prêter à des expériences malencontreuses ;
- l'inspiration anthropologique, qui s'exprime, soit dans l'accueil de symboles et d'expressions propres à un peuple, en évitant, toutefois, un archaïsme qui serait privé de toute signification, soit dans l'effort qui vise à engager un dialogue avec les sensibilités contemporaines. Un tel renouveau ne sera fructueux que s'il est réalisé graduellement et avec pédagogie, en tenant compte des lieux et des circonstances.

La différence objective entre, d'une part, les pieux exercices et les pratiques de dévotion, et, d'autre part, la liturgie, doit apparaître clairement dans les expressions du culte chrétien. Cela signifie, d'une part, que les formes particulières des pieux exercices ne peuvent pas se mêler aux actions liturgiques, et, d'autre part, que les actes de piété et de dévotion ont une place qui leur est propre, en dehors de la célébration de l'Eucharistie et des autres sacrements.

Les années 1963-1973 ont vu l'émergence d'un mouvement qui avait pour but de discréditer tout ce que l'on trouvait sous l'intitulé de pieux exercices, de dévotions, religiosité et piété populaires. Le renouveau liturgique et la publication de livres liturgiques officiels qui codifiaient les nouveaux rites et les nouveaux textes paraissaient marginaliser les "*pratiques de piété*". Afin de donner toute son importance à la réforme liturgique, et pour s'opposer aux « *pieux exercices* », les liturgistes soulignèrent souvent, et avec insistance, la supériorité de la Liturgie et méprisèrent les fameuses "*pratiques pieuses*"

Mais au-delà de ce que préconisait le Concile, c'est une véritable vague de méfiance et de suspicion, de doute et de mépris, voire d'abandon pastoral et de démantèlements hâtifs et confus qui se déchaînèrent contre la piété populaire.

C'est là l'un de ses paradoxes les plus extraordinaires, l'une de ses apparentes et plus profondes contradictions. La liturgie était traduite dans toutes les langues, les prêtres officiaient face aux fidèles, on prônait la participation, mais on rejetait comme jamais les différentes formes de piétés populaires. Cependant, Paul VI en parle avec beaucoup de délicatesse dans son Exhortation apostolique *Marialis cultus* (Culte de Marie (2 février 1974)). On y lit que « *les formes d'expression de cette piété, sujettes à l'usure des siècles, ont grandement besoin d'être rénovées pour que soient remplacées leurs éléments caducs, mis en valeur ceux qui ont passé l'épreuve du temps et que l'on y incorpore les données doctrinales acquises par la réflexion théologique et proposées par le Magistère ecclésiastique* ». Puis un vide catastrophique apparut : « *les dévotions qui soutenaient et donnaient du relief à la vie chrétienne, avec son rythme quotidien, hebdomadaire ou saisonnier, ne furent pas remplacées dans la vie liturgique* ». Ce phénomène pouvait être englobé dans un risque plus général : le fait « *que les quartiers, les hameaux et les villages soient désertés, se retrouvent privés d'histoire, de culture, de religion, de langage et d'identité. Les conséquences en seraient alors dramatiques* »

En 1978 et Jean-Paul II, ce Pape « *qui vient de loin* », d'une nation où la piété populaire s'exprime de multiples façons et traduit une grande richesse de tradition catholique en tant qu'identité de la nation et protection contre ses ennemis. Un peuple dévoué à la très Sainte Marie.

Pour Jean Paul II la *"piété populaire ne peut être ni ignorée, ni traitée avec indifférence ou mépris, car elle est riche de valeurs et déjà par elle-même elle exprime le fond religieux de l'homme devant Dieu. Mais elle a besoin sans cesse d'être évangélisée, pour que la foi qui l'inspire s'exprime par un acte toujours plus réfléchi et authentique. Les "pieux exercices" du peuple chrétien, comme aussi les autres formes de dévotion, sont accueillis et recommandés, pourvu qu'ils ne se substituent pas et qu'ils ne se mélangent pas aux célébrations liturgiques. Une authentique pastorale liturgique saura s'appuyer sur les richesses de la piété populaire, les purifier et les orienter vers la liturgie comme offrande des peuples"*.

Jean-Paul II a promulgué le Code de droit canonique en 1983, Il parle et tient compte des profonds changements apportés par le concile Vatican II toujours en vigueur aujourd'hui, a maintenu cette dualité et cette différence hiérarchisée entre la liturgie sacrée et les autres moyens qui permettent de sanctifier, ceux que l'on appelle *les « prières et les exercices de piété »*

14 décembre 2001 Jean-Paul II approuve le projet de publication du *"Directoire sur la piété populaire et la Liturgie. Principes et orientations"* dans le but d'aider *"les Évêques afin que, outre le culte liturgique, soient favorisées et tenues en honneur les prières et les pratiques de piété du peuple chrétien qui sont pleinement en accord avec les normes de l'Église"*, il a semblé opportun à ce Dicastère de rédiger le présent Directoire, qui contient un exposé aussi complet que possible des relations entre la Liturgie et la piété populaire, ainsi que certains principes et des indications concernant leur application pratique.

Benoit XVI se fait l'écho de ce riche magistère en nous rappelant avec enthousiasme que *« la piété populaire est le terreau sans lequel la liturgie ne peut grandir. Elle a malheureusement été méprisée, voire foulée aux pieds par une partie du mouvement liturgique et parfois même par la réforme postconciliaire. Il faut au contraire l'aimer et, si nécessaire, la purifier et la guider mais en l'accueillant toujours avec respect, y compris lorsqu'elle nous paraît étrange ou bizarre. Acceptons-la comme la foi a été acceptée dans le cœur des peuples. Cette piété est sans aucun doute l'enracinement intérieur de la foi. Là où elle s'assèche, elle cède la place au rationalisme et au sectarisme. De cette piété enfin, on peut extraire des éléments éprouvés pour la mise en forme de la liturgie, en prenant notre temps, dans un processus patient de lente maturation »*

Et bien sur prenons au sérieux l'interpellation du pape François : *« Les expressions de la piété populaire ont beaucoup à nous apprendre, et, pour qui sait les lire, elles sont un lieu théologique auquel nous devons prêter attention, en particulier au moment où nous pensons à la nouvelle évangélisation. »* (EvangeliiGaudium 126)

2. l'année liturgique et piété populaire

Le directoire nous dit : la priorité est donnée à la célébration de l'Année liturgique sur toutes les autres formes d'expressions et de pratiques de dévotions, doit être considérée comme un principe fondamental.

Le "*jour du Seigneur*", en tant que "*jour de fête primordial*" et "*fondement et noyau de toute l'Année liturgique*", ne doit pas être subordonné aux manifestations de la piété populaire.

La Couronne de l'Avent : la disposition de quatre cierges sur une couronne constituée de rameaux toujours verts, qui est en usage spécialement dans les pays germaniques et en Amérique du Nord, est devenue le symbole de l'Avent dans les maisons des chrétiens.

La solennité de l'Immaculée Conception (8 décembre) : Profondément ancrée dans la vie spirituelle des fidèles, donne lieu à de multiples manifestations de la piété populaire, dont la principale est la Neuvaine de préparation à cette solennité. Il ne fait aucun doute que le contenu de la fête de la Conception pure et sans tâche de Marie, en tant que préparation prochaine à la naissance de Jésus, s'harmonise bien avec quelques thèmes primordiaux de l'Avent: comme la Liturgie de l'Avent, la solennité de l'Immaculée Conception évoque aussi la longue attente messianique, et elle fait référence aux prophéties et aux symboles de l'Ancien Testament.

La Crèche : les représentations de la crèche de Bethléem, existent depuis les premiers siècles dans les églises, la coutume s'est répandue, à partir du XIII siècle, d'installer de petites crèches dans les maisons, en prenant exemple sur celle qui, en 1223, avait été aménagée à Greccio par saint François d'Assise. Leur préparation - à laquelle les enfants sont tout particulièrement associés - permet de rendre présent le mystère de Noël auprès des différents membres de la famille, qui, parfois, se recueillent pour un moment de prière ou pour lire les passages de l'Écriture Sainte, qui concernent la naissance de Jésus.

La fête de la Présentation du Seigneur : Jusqu'en 1969, la fête du 2 février, qui est ancienne et d'origine orientale, portait en Occident le nom de "*purification de la bienheureuse Vierge Marie*", et elle concluait, en ce quarantième jour après la Nativité du Seigneur, le temps liturgique de Noël. La célébration du 2 février doit conserver son caractère populaire, tout en se conformant pleinement au sens authentique de la fête. Il ne serait donc pas juste qu'en célébrant la Présentation du Seigneur, la piété populaire obscurcisse le sens christologique de cette fête, en insistant presque exclusivement sur ses aspects mariologiques. Le fait qu'elle doive "*être considérée [...] comme une mémoire conjuguée du Fils et de la Mère*" ne peut avoir pour conséquence de favoriser une telle inversion de perspective. Ainsi, le cierge béni, conservé dans les maisons, doit être pour les fidèles le signe du Christ "lumière du monde", et donc un moyen d'exprimer leur foi.

La vénération de Jésus crucifié : La fin de l'itinéraire du Carême coïncide avec le commencement du Triduum pascal, Durant le Triduum pascal, le Vendredi Saint, dédié à la célébration de la Passion du Seigneur, est le jour par excellence de "*l'Adoration de la sainte Croix*". Toutefois, la piété populaire aime anticiper la vénération cultuelle de la Croix. De fait, durant tout le temps du Carême, la piété des fidèles s'oriente volontiers vers le mystère de la croix chaque vendredi qui, selon une très antique tradition chrétienne, est le jour consacré à la célébration de la mémoire de la Passion du Christ. Il reste que la piété envers la Croix a toujours besoin d'être éclairée. Il faut donc montrer aux fidèles que la Croix se réfère avant tout à l'évènement de la Résurrection: la Croix et le tombeau vide, la Mort et la Résurrection du Christ sont inséparables dans le récit évangélique et dans le plan de salut de Dieu. La foi chrétienne proclame que la Croix est l'expression tangible du triomphe du Christ sur le pouvoir des ténèbres; c'est pourquoi elle est souvent représentée couverte de pierres précieuses, et elle est devenue un signe de bénédiction quand elle est tracée sur soi-même ou sur d'autres personnes, et sur des objets.

Les palmes et les rameaux d'olivier ou d'autres arbres : La Semaine Sainte commence avec le "*Dimanche des Rameaux et de la Passion du Seigneur*", qui unit le présage du triomphe du Christ Roi et l'annonce de sa Passion". La procession qui commémore l'entrée messianique de Jésus à Jérusalem revêt un caractère festif et populaire. Les fidèles aiment conserver chez eux, ou dans les endroits où ils travaillent, les palmes, ou bien les rameaux d'olivier ou d'autres arbres, qui ont été bénits et portés durant la procession. Toutefois, il est nécessaire que les fidèles soient correctement instruits au sujet de la véritable signification de cette célébration, afin qu'ils en saisissent toute sa portée.

Par exemple, il conviendra de leur redire que le plus important est de participer à la procession elle-même, et qu'il ne suffit donc pas de se

procurer la palme ou le rameau d'olivier; de plus, ceux-ci ne doivent pas être conservés en guise d'amulettes, ou dans le seul but d'obtenir une guérison, ou bien encore dans le but d'éloigner les esprits mauvais, c'est-à-dire de protéger les maisons et les champs des dommages que ces esprits pourraient leur causer; de telles attitudes relèveraient sans doute de la superstition. La palme et le rameau d'olivier doivent avant tout être conservés comme un témoignage de la foi dans le Christ, le roi messianique, et dans sa victoire pascale.

La solennité du Corps et du Sang du Seigneur (la Fête-Dieu) : Le jeudi qui suit la solennité de la Très Sainte Trinité, l'Église célèbre la solennité du Très Saint Corps et Sang du Seigneur. La Fête-Dieu, étendue à toute l'Église par le pape Urbain IV, en 1264, constitua, d'une part, une réponse de la foi et du culte aux doctrines hérétiques concernant le mystère de la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, et, d'autre part, elle représenta le couronnement d'un mouvement de dévotion ardente envers le Sacrement de l'autel. La piété populaire participa donc activement au processus qui aboutit à l'institution de la fête du Corpus Domini; et cette dernière, à son tour, fut la cause et le motif de l'apparition de nouvelles formes de piété eucharistique dans le peuple de Dieu. Pendant des siècles, la célébration du Corpus Domini (Fête du corps et du sang de Jésus) fut le principal point de convergence de la piété populaire avec l'Eucharistie. Aux XVI et XVII siècles, la foi, ravivée par la nécessité de réagir contre les négations du mouvement protestant, et la culture - c'est-à-dire les arts, la littérature et le folklore - ont toutes deux concouru à rendre les multiples expressions de la piété populaire envers le mystère de l'Eucharistie à la fois particulièrement vivantes et significatives.(à voir au musée du Hiéron). La dévotion eucharistique, qui est tellement enracinée dans le peuple de Dieu, doit toutefois être éduquée, afin de mettre en évidence ces deux réalités fondamentales:

- la Pâque du Seigneur est le point de référence suprême de la piété eucharistique; la Pâque chrétienne, est, de fait, selon l'enseignement des Pères, la fête de l'Eucharistie, tout comme, inversement, l'Eucharistie est avant tout la célébration du mystère pascal, constitué par la Passion, la Mort et la Résurrection de Jésus;
- toute forme de dévotion eucharistique a une relation intrinsèque avec le Sacrifice eucharistique, soit parce qu'elle est une préparation à sa célébration, soit parce qu'elle constitue un prolongement des aspects culturels et existentiels présents dans cette même célébration.

Le Rituel Romain déclare à ce propos: *"Lorsque les fidèles adorent le Christ présent dans le Sacrement, ils doivent se rappeler que cette présence dérive du sacrifice et tend à la communion sacramentelle en*

même temps que spirituelle". La procession de la solennité du Corps et du Sang du Christ est en quelque sorte la "*forme typique*" des processions eucharistiques. Elle constitue, en effet, un prolongement de la célébration de l'Eucharistie: aussitôt après la Messe, l'Hostie, qui a été consacrée pendant la célébration, est portée en procession en dehors de l'église afin que le peuple chrétien "*rende un témoignage public de foi et de piété envers le Saint-Sacrement*". Les fidèles comprennent et manifestent une grande estime pour les valeurs exprimées dans la procession du Corpus Domini: ils prennent conscience qu'ils font partie de ce "*peuple de Dieu*", qui chemine avec son Seigneur, et qui proclame sa foi en celui qui est vraiment le "*Dieu-avec-nous*". Toutefois, il est nécessaire que les normes qui régissent le déroulement des processions eucharistiques soient observées, en particulier celles qui garantissent la dignité et le respect dû au Saint-Sacrement; de même, il est tout aussi nécessaire que les éléments typiques de la piété populaire, comme l'ornementation des rues et des fenêtres, l'hommage floral, les autels où sera déposé le Saint-Sacrement durant les haltes de la procession, les chants et les prières, "*visent à ce que tous manifestent leur foi au Christ et ne s'occupent que du Seigneur*", en écartant toutes formes de compétition. Les processions eucharistiques se concluent ordinairement avec la bénédiction du Saint-Sacrement. Dans le cas spécifique de la procession du Corpus Domini, la bénédiction constitue la conclusion solennelle de la procession tout entière: la bénédiction habituelle du prêtre est remplacée par la bénédiction du Saint-Sacrement. Il est important que les fidèles comprennent que la bénédiction du Saint-Sacrement n'est pas une forme de piété eucharistique qui se suffirait à elle-même, mais qu'elle constitue la conclusion d'une célébration culturelle suffisamment prolongée. La norme liturgique interdit donc "*l'exposition faite uniquement pour donner la bénédiction*".

L'adoration du Saint-Sacrement : L'adoration du Saint-Sacrement, vers laquelle convergent des formes liturgiques et des expressions de la piété populaire, dont il est difficile de déterminer les limites, peut revêtir diverses modalités:

- la simple visite du Saint-Sacrement présent dans le tabernacle est une rencontre de courte durée avec le Christ, inspirée par la foi dans sa présence, et caractérisée par la prière silencieuse.
- l'adoration du Saint-Sacrement exposé, selon les normes liturgiques, dans l'ostensoir ou la pyxide, pour une durée brève ou prolongée;
- l'adoration désignée sous le nom d'Adoration perpétuelle, ainsi que celle dite des Quarante Heures, qui mobilisent une communauté religieuse tout entière, ou une association eucharistique, ou encore une communauté paroissiale, et qui sont des occasions de mettre en valeur de nombreuses expressions de la piété eucharistique.

Pendant ces moments d'adoration, il conviendra d'aider les fidèles à recourir à la Sainte Écriture, qui est un livre de prières incomparable, à employer des chants et des prières adaptés, à se familiariser avec quelques éléments simples de la Liturgie des Heures, à suivre le rythme de l'Année liturgique, et à demeurer dans la prière silencieuse. Ils comprendront ainsi progressivement qu'ils ne doivent pas insérer des pratiques de dévotion en l'honneur de la Vierge Marie et des Saints durant l'adoration du Saint-Sacrement. Toutefois, à cause du lien étroit qui unit Marie au Christ, la méditation des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption du Rosaire peut contribuer à donner à la prière une orientation profondément christologique.

Le Sacré-Cœur de Jésus-Christ : Le vendredi qui suit le deuxième dimanche après la Pentecôte, l'Église célèbre la solennité du Sacré-Cœur de Jésus. De nombreuses expressions de piété, qui s'ajoutent à la célébration liturgique, s'adressent au Cœur du Christ. À l'époque moderne, le culte rendu au Cœur du Sauveur connut de nouveaux développements. En un temps marqué par le jansénisme, qui insistait sur les rigueurs de la justice divine, la dévotion au Cœur du Christ constitua une antidote efficace, qui contribua à susciter chez les fidèles l'amour du Seigneur et la confiance dans son infinie miséricorde, dont le Cœur est à la fois le gage et le symbole. Parmi les nombreux saints et saintes qui ont été des apôtres insignes de la dévotion du Sacré-Cœur, il convient de citer: saint François de Sales († 1622), qui adopta comme norme de vie et d'apostolat l'attitude fondamentale, qui est celle du Cœur du Christ, caractérisée par l'humilité, la mansuétude (cf. Mt 11, 29), l'amour tendre et miséricordieux; sainte Marguerite-Marie Alacoque († 1690), à qui le Seigneur dévoila à plusieurs reprises les richesses de son Cœur; saint Jean Eudes († 1680), qui promut le culte liturgique du Sacré-Cœur; saint Claude la Colombière († 1682) et saint Jean Bosco († 1888). Les formes de dévotions au Cœur du Sauveur sont très nombreuses; certaines ont été explicitement approuvées et fréquemment recommandées par le Siège Apostolique. Parmi ces dernières, on peut citer:

- la consécration personnelle, qui, selon Pie XI, "parmi toutes les pratiques se référant au culte du Sacré-Cœur, est sans conteste la principale d'entre elles";
- la consécration de la famille, qui permet au foyer familial, tout en étant déjà associé au mystère d'unité et d'amour entre le Christ et l'Église en vertu du sacrement de mariage, de s'offrir sans partage au Seigneur afin qu'il puisse régner dans le cœur de chacun de ses membres;
- les Litanies du Cœur de Jésus, approuvées en 1891 pour toute l'Église, dont l'inspiration est éminemment biblique, et qui ont été enrichies par l'octroi d'indulgences.

- l'acte de réparation est une prière formulée par le fidèle, qui, en se souvenant de la bonté infinie du Christ, désire implorer sa miséricorde et réparer les nombreuses et diverses offenses qui blessent son Cœur rempli de douceur.
- la pratique des neuf premiers vendredis du mois, (communier pendant neuf mois le premier vendredi) qui a pour origine la "*grande promesse*" faite par Jésus à sainte Marguerite-Marie Alacoque. À une époque où la communion sacramentelle des fidèles était très rare, la pratique des neuf premiers vendredis du mois contribua d'une manière significative à la reprise de la pratique plus fréquente des sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie. À notre époque, la dévotion des neuf premiers vendredis du mois, si elle est pratiquée d'une manière adéquate sur le plan pastoral, peut encore apporter des fruits spirituels indéniables. Il reste qu'il est nécessaire que les fidèles soient convenablement instruits sur les points suivants: tout d'abord, il convient de ne pas pratiquer cette dévotion avec une confiance qui ressemblerait plutôt à de la vaine crédulité, car, dans l'ordre du salut, une telle attitude a pour effet de supprimer les exigences incontournables, qui dérivent d'une foi vivante, et de détourner l'attention du fidèle de l'obligation de mener une vie conforme à l'Évangile; ensuite, il faut réaffirmer la place absolument prédominante du dimanche, le "*jour de fête primordial*", qui doit être marqué par la pleine participation des fidèles à la célébration eucharistique.

Les temps des pieux exercices mariaux : Les pieux exercices célébrés en l'honneur de la Vierge Marie sont presque tous liés à une fête liturgique inscrite dans le Calendrier général du Rite Romain, ou dans les Calendriers particuliers des diocèses ou des familles religieuses. Il est nécessaire, dans tous les cas, de se conformer très soigneusement à la directive de la Constitution Sacrosanctum Concilium, selon laquelle "*on orientera les esprits des fidèles avant tout vers les fêtes du Seigneur, par lesquelles se célèbrent pendant l'année les mystères du salut*", auxquels il est certain que la bienheureuse Vierge Marie a été associée.

3. Enjeu pour aujourd'hui : qu'est-ce que l'on peut proposer ?

Le directoire n'a pas pour objet d'énoncer la liste exhaustive des pieux exercices recommandés par le Magistère.

Il convient néanmoins de mentionner ceux qui méritent une attention particulière, afin de proposer quelques indications relatives à leur déroulement, et suggérer éventuellement quelques améliorations.

- La méditation de la Parole de Dieu
- Le Rosaire : Le Rosaire ou Psautier de la Vierge est l'une des plus belles prières qui s'adressent à la Mère du Seigneur. Ainsi, *"les Souverains Pontifes ont à maintes reprises exhorté les fidèles à la prière fréquente du Rosaire, qui s'inspire de l'Écriture Sainte et qui est centrée sur la contemplation des événements du salut manifestés dans la vie du Christ, auxquels la Vierge Marie fut étroitement associée. De plus, la valeur et l'efficacité de cette prière sont attestées par les témoignages de nombreux Pasteurs et d'hommes réputés pour la sainteté de leur vie"*.
- La vénération des saints et des bienheureux : , et spécialement des martyrs, qui s'enracine dans la Sainte Écriture (cf. Ac 7, 54-60; Ap 6, 9-11; 7, 9-17) est un fait très ancien, qui est attesté avec certitude dans l'Église, depuis la première moitié du II siècle. L'Église, tant d'Occident que d'Orient, a toujours vénéré les Saints, et elle n'a pas hésité à défendre vigoureusement ce culte, en particulier à l'époque du protestantisme, face aux objections qui étaient présentées contre certains aspects traditionnels de cette dévotion; elle a aussi mis en évidence les fondements théologiques de cette vénération, de même que son étroite connexion avec la doctrine de la foi; enfin, elle a édicté des normes dans le but de réglementer le culte des saints, autant dans ses expressions liturgiques que populaires, et elle a souligné la valeur exemplaire du témoignage de ces remarquables disciples du Seigneur, hommes et femmes, dans le but d'inciter les fidèles à mener comme eux une vie chrétienne authentique. La Constitution Sacrosanctum Concilium, dans le chapitre consacré à l'Année liturgique, met bien en évidence l'existence ainsi que la signification ecclésiale de la vénération des Saints et des Bienheureux: *"L'Église a introduit dans le cycle annuel les mémoires des martyrs et des autres saints qui, élevés à la perfection par la grâce multiforme de Dieu et ayant déjà obtenu possession du salut éternel, chantent à Dieu dans le ciel une louange parfaite et intercèdent pour nous. Dans les anniversaires des saints, l'Église proclame le mystère pascal en ces saints qui ont souffert avec le Christ et sont glorifiés avec lui, et elle propose aux fidèles*

leurs exemples qui les attirent tous au Père par le Christ, et par leurs mérites elle obtient les bienfaits de Dieu". Il convient d'habituer les fidèles à discerner la valeur et la signification véritable des fêtes de ces Saints et de ces Saintes, dont la mission particulière a marqué l'histoire du salut, et qui ont vécu dans une relation étroite avec le Seigneur Jésus: on peut citer, en particulier, saint Jean Baptiste (24 juin), saint Joseph (19 mars), les saints Pierre et Paul (29 juin), les autres Apôtres et saint Évangélistes, sainte Marie Madeleine (22 juillet) et sainte Marthe de Béthanie (29 juillet), enfin saint Étienne (26 décembre).

- Les reliques : Le Missel Romain rénove recommande de "*garder l'usage de déposer sous l'autel à consacrer des reliques de saints, même non martyrs*". Cette place des reliques, par rapport à l'autel, indique donc que le sacrifice des membres de l'Église a pour origine et prend tout son sens, à partir de l'unique sacrifice de la Tête de cette même Église; de plus, les reliques expriment symboliquement la communion de toute l'Église à l'unique sacrifice du Christ, et donc la mission qui est confiée à cette Église de témoigner, même au prix du sang, de sa fidélité à son Époux et Seigneur. Cette expression éminemment liturgique du culte des reliques n'est pas la seule; en effet, la piété populaire en comprend bien d'autres. Il est vrai néanmoins que les fidèles aiment vénérer les reliques. Il est donc nécessaire de mettre en place une pastorale, qui soit capable de promouvoir le véritable sens du culte des reliques; il s'agit, en effet:

- de s'assurer de leur authenticité; lorsqu'un doute subsiste, il convient de soustraire les reliques à la vénération des fidèles, en agissant avec la prudence pastorale requise dans ce genre de situation.
- d'empêcher la division excessive des reliques, qui ne respecte pas la dignité du corps humain; les normes liturgiques prévoient, en effet, que les reliques doivent être "assez grandes pour qu'on puisse comprendre qu'elles sont les restes de corps humains";
- d'exhorter les fidèles de ne pas se laisser gagner par la manie de collectionner des reliques; il est arrivé que, dans le passé, on ait à déplorer les conséquences déplorables de ce genre d'habitudes.
- de veiller au bon usage des reliques, afin d'éviter tout risque de fraudes, toute forme de trafic, et toute autre avilissement du culte en superstition.

Les différents actes de la dévotion populaire envers les reliques des Saints doivent être accomplis avec une grande dignité, et dans un climat de foi authentique.

Parmi les principales expressions de la piété populaire, on peut citer le fait d'embrasser les reliques, de les illuminer et de les orner

de fleurs, de les employer pour bénir ou de les porter en procession, et aussi de les apporter aux malades pour les réconforter et mettre ainsi en valeur leur demande de guérison. Il faut éviter dans tous les cas d'exposer des reliques sur la table de l'autel, car celle-ci est réservée au Corps et au Sang du roi des martyrs.

- Les images : il est nécessaire avant tout d'enseigner aux fidèles le caractère relatif du culte chrétien des images. En effet, les images ne sont pas vénérées pour elles-mêmes, mais pour ceux qu'elles représentent. C'est pourquoi *"on doit leur rendre l'honneur et la vénération qui leur sont dus, non qu'on croie qu'il y a en elles du divin ou quelque vertu qui justifieraient leur culte, ou qu'on doive leur demander quelque chose, ou qu'on doive mettre fermement sa confiance dans les images, comme il arrivait autrefois aux païens qui mettaient leur espérance dans les idoles, mais parce que l'honneur qu'on leur rend remonte aux modèles originaux qu'elles représentent"*. Les saintes images sont, par nature, autant des signes sacrés que des œuvres d'art. De fait, *"surtout quand elles sont remarquables de beauté artistique et de noblesse religieuse, elles sont comme un écho de cette beauté qui vient de Dieu et conduit à Dieu"*. Toutefois, l'image sacrée n'a pas d'abord pour fonction de procurer une satisfaction esthétique, mais d'introduire au Mystère. Lorsque l'aspect esthétique prend le dessus, ce qui arrive parfois, l'image est considérée plus comme un "thème" artistique que comme un moyen de transmettre un message spirituel.
- Les processions : du point de vue liturgique, les processions, y compris celles qui ont un caractère plus populaire, doivent être orientées vers la célébration de la Liturgie: ainsi, il convient de présenter une procession organisée d'une église jusqu'à une autre église, comme le signe du chemin que doit accomplir la communauté vivante dans le monde pour rejoindre la communauté, qui demeure dans les cieux. De même, il est important que la procession soit organisée par l'Église, et que ce soit elle qui la préside, afin d'éviter des manifestations irrespectueuses et dégradantes.

- La piété populaire envers les défunts s'exprime de multiples manières, selon les lieux et en fonction de traditions très diverses.:
 - la neuvaine de prières pour les défunts, en guise de préparation à la Commémoration du 2 novembre, et l'octave, comme prolongement de cette célébration; ces 2 pieux exercices doivent être célébrés en respectant le déroulement de la liturgie
 - la visite au cimetière: il arrive qu'elle soit accomplie d'une manière communautaire, comme le jour de la Commémoration de tous les fidèles défunts, ou à la fin d'une mission populaire, ou encore à l'occasion de la prise de possession d'une paroisse par un nouveau curé. Il peut s'agir aussi d'une visite privée: les fidèles se rendent alors près des tombes de leurs proches, avec le désir de les entourer de respect et d'honneur, en les ornant de fleurs et de lumières; une telle visite doit avoir pour but de manifester les liens qui existent entre le défunt et ses proches, et non pas se réduire à une simple obligation, fondée sur une peur relevant de la superstition

Les demandes : il nous faut écouter toutes les demandes, même si elle nous semble confuses, irréalles, voir surnaturelles, elles proviennent d'une souffrance qui est bien réelle .Pour nous aider à répondre nous avons des rituels : « *Le rituel pour les bénédictions* », « *le rituel de l'exorcisme* »

Les bénédictions s'adressent toujours aux personnes qui possèdent des objets, des animaux une maison

Deux livres intéressants à consulter aussi : Délivre-nous du mal ,(Mame). Protection, délivrance guérison (Mame)

Conclusion

Essayons d'éviter le schéma confus qui oppose la piété « populaire » à une liturgie.

D'ailleurs, l'étymologie nous montre que le terme « *liturgie* » signifie « *action pour et du peuple* ».

Il est vrai que certaines formes cléricales de la liturgie l'éloignèrent à plusieurs reprises d'une participation populaire réelle et authentique qui préférerait alors se réfugier dans des exercices de piété et certaines formes de dévotion. Mais le fait d'avoir récupéré et redécouvert la nature incontestable de la liturgie lui confère une véritable prééminence

Enfin, missel, lectionnaires et rituels ont rapproché la piété populaire de la liturgie en prenant grand soin de rendre sensibles et de s'ouvrir aux besoins et aux expressions religieuses des peuples.

Nombreux sont les éléments de la piété populaire qui peuvent aider à redécouvrir les dimensions de la véritable nature de la liturgie.

Sources

La Constitution Sacrosanctum Concilium

Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements Le directoire sur la piété populaire et la vie liturgique , Rome 2001

Exposé sur le directoire par du cardinal Norberto Rivera Carrera, archevêque de Mexico : « quand la piété populaire prépare à la liturgie » La Croix , du 10/04/2013

Robert Peloux et Christian Pian. Les religiosités populaires : archaïsme ou modernité ? Les éditions de l'atelier 2010

Jean louis Soulerie La liturgie , une piété populaire moderne , Edition Salvator 2016

Sans ancrage fort et sûr dans l'Eucharistie, la « piété » s'égaré.

Homélie de Marc Lambret du Dimanche 2 février 2014 - La Présentation du Seigneur (Malachie 3,1-4 - Psaume 23,7-10 - Hébreux 2,14-18 - Luc 2,22-40)

Qu'est-ce que la piété populaire ?

Cette expression est devenue péjorative, synonyme de superstitions et traditions dépourvues de sens. Pourtant, la piété, c'est bien, et le peuple de Dieu, c'est nous.

La fête de ce jour, « La présentation du Seigneur », nous montre dans l'évangile la piété de la famille de Jésus. Luc compose un saisissant tableau à partir de différentes traditions essentielles d'Israël. Quarante jours après la naissance - c'est pourquoi cette fête est fixée au 2 février, exactement quarante jours après Noël -, la mère devait faire une offrande au Temple pour sa « purification ». Pour une famille pauvre cette offrande était de « deux tourterelles ou deux petites colombes ». Quant à la « présentation », le précepte était, pour le peuple, de monter trois fais par an au Temple pour « se présenter au Seigneur ». Ainsi, l'enfant Jésus accomplit dans sa personne la prescription de la présentation du peuple. Mais, en réalité, c'est lui-même qui est présenté à Israël, dont Syméon et Anne, pieux Israélites, sont comme la délégation. Pour le premier-né mâle, Dieu avait dit : « Tu me l'offriras ou tu le rachèteras. » Jésus, nous le savons, s'est offert jusqu'au sacrifice de la croix, comme le rappelle saint Paul dans la deuxième lecture. Ainsi, l'évangile d'aujourd'hui proclame que toute la Loi, toute l'Écriture, s'accomplit dans la personne du Messie.

Nous pouvons maintenant comprendre que l'ensemble des traditions d'Israël se perpétue aujourd'hui dans l'Eucharistie de Jésus Christ, dans la messe que nous célébrons maintenant. En effet, d'un côté Dieu s'y rend présent de façon suréminente dans le Corps et le Sang du Seigneur, de l'autre, l'assemblée unie à la Tête du Corps par la communion ne fait qu'un pour se présenter à Dieu dans l'engagement de devenir « un peuple ardent à faire le bien ».

Toute la piété d'Israël était mémoire de l'action de Dieu, libérateur et sauveur, Père nourricier et éducateur. C'était une vivante « mémoire de l'espérance », puisque Dieu avait promis le Messie.

Maintenant, la piété chrétienne est mémoire de l'œuvre de Dieu jusqu'à la Pâque du Christ et au-delà dans l'Église, et espérance de son retour.

C'est pourquoi tout acte pieux chrétien trouve son sens et sa justification dans son rapport à la célébration de l'Eucharistie du Christ Jésus.

Par exemple, « l'adoration eucharistique » doit suivre ou précéder la célébration de la messe. Ou encore, chaque « Je vous salue Marie » de la prière du chapelet est centré sur le nom de Jésus ; et la prière du Rosaire est tournée vers la méditation des mystères du Christ.

Sans ancrage fort et sûr dans l'Eucharistie, la « piété » en effet s'égaré. Mais sans piété, la foi se perd dans les raisonnements du monde au lieu de s'ancrer dans le Christ. Aujourd'hui, l'Église fête son Sauveur, « Lumière née de la Lumière », venu dans notre chair à Noël. Elle honore la Vierge Marie qui l'a mis au monde. La joie de cette fête prolonge celle de Noël et anticipe celle de la Résurrection pascale. En elle se dit toute la fidélité du Dieu d'Israël qui a ouvert l'Alliance de son peuple aux nations. La piété fidèle des « petits » en Israël nous est communiquée en Jésus le Messie.

Alors, vive la piété populaire qui nous attache à Jésus dans la joie !

Noël et la piété populaire : présentation et significations des différentes expressions et traditions par Hervé Destrès, Curé de Villedieu-les-Poëles (50)

Représentation de la Sainte Famille et illuminations dans les rues du village de Ramatuelle, Var (83), France.



L'Avent et Noël sont accompagnés de nombreuses manifestations populaires qu'il est bon de conserver tout en leur redonnant un sens compréhensible aujourd'hui.

Tout en rappelant la priorité des célébrations de l'année liturgique sur les autres pratiques de dévotion, le Directoire sur la piété populaire et la liturgie présente les significations des différentes expressions et traditions qui ont cours à l'occasion de la fête de Noël.

Il suggère aussi d'en privilégier certaines et d'en garder pour les autres années.

Les éléments du Missel

Dans le Missel romain, pour la préparation à Pâques, figurent des sacramentaux qui aident à entrer dans le cœur de la proposition : les Cendres, les Rameaux... S'y trouvent aussi les éléments qui prendront sens au cours de la vigile pascale : feu, lumière, chant de l'Exultet, eau, chant de l'Alléluia, etc.

Pour le temps de l'Avent ou de Noël, les oraisons prennent une tonalité particulière, les couleurs liturgiques sont changées, mais aucun élément supplémentaire n'est offert pour ce temps.

Les expressions variées de la foi populaire

C'est bien la piété populaire qui a investi la liturgie de ce temps avec divers ajouts, très libres et que la coutume a transformé en passages obligés.

Qui, aujourd'hui dans sa paroisse, oserait célébrer Noël sans monter la crèche ? Qui ne cherche pas à mettre en valeur la couronne ornée de quatre bougies allumées peu à peu chaque semaine ? Qui ne prépare pas

une veillée avant la messe de la Nuit ? Qui oubliera de faire venir les Mages à la crèche pour l'Épiphanie ?

Le Directoire invite à regarder avec bienveillance ces expressions de la piété.

« La piété populaire n'élude pas l'évènement extraordinaire de la révélation de ce Dieu de gloire qui s'est fait petit enfant dans le sein d'une vierge, humble et pauvre, mais elle contribue au contraire à en souligner le caractère stupéfiant » (n° 97, §2).

Une pastorale familiale

Les temps de l'Avent et de Noël sont souvent favorables pour associer les enfants et les familles aux célébrations.

« L'Avent donne lieu à des expressions variées de la piété populaire, qui soutiennent la foi du peuple et transmettent de génération en génération un certain nombre de valeurs, qui font partie de ce temps » (DPPL n° 97§3).

La piété populaire, expression de la foi

Le Directoire manifeste le souci constant de référer les pratiques dévotionnelles aux Écritures. Ces expressions de foi populaires sont toujours reliées à la signification de l'Avent et de Noël. Elles sont aussi situées dans les différentes aires géographiques : la couronne de l'Avent dans les pays germanique et en Amérique du Nord, les processions de l'Avent en Italie ou en Espagne...

Ces traditions font appel à des mises en œuvre rituelles : processions, Quatre-Temps d'hiver, neuvaines. Elles mettent en scène des objets : couronne, crèche, arbre de Noël. Enfin, elles donnent une place privilégiée à la Vierge Marie.

La couronne de l'Avent

« La disposition de quatre cierges sur une couronne constituée de rameaux toujours verts est devenue le symbole de l'Avent dans les maisons des chrétiens » (n°98)

La couronne va contribuer à raviver la mémoire des différentes étapes de l'histoire du salut antérieure au Christ, et elle symbolise la lumière des prophéties qui tout au long de l'histoire illuminèrent la nuit de l'attente du peuple de Dieu, jusqu'à l'apparition du Soleil de justice.

La Vierge Marie dans le temps de l'Avent

Elle est présentée comme l'icône de celle qui a attendu et reçu le Sauveur en adhérant totalement au dessein de Dieu.

Un bon nombre de pieux exercices existent, parmi lesquels la neuvaine de prière pour préparer à la solennité de l'Immaculée Conception et celle qui précède la Nativité du Seigneur.

La crèche

Depuis les premiers siècles, dans les églises, on a représenté la crèche de Bethléem. Au XIII^e siècle, saint François d'Assise a introduit la représentation de petites crèches dans les maisons. Cette tradition permet de prier en famille, d'associer les enfants à l'évènement et de reprendre les passages de l'Écriture qui concernent la naissance de Jésus.

La nuit de Noël

Le Directoire mentionne les crèches vivantes, l'inauguration de l'arbre de Noël, le repas en famille avec une attention pour les pauvres.

L'Église souhaite aussi que les fidèles participent à l'Office des lectures comme préparation immédiate à la messe. Une veillée avec des chants et des éléments de piété populaire peut aussi être organisée. La liturgie des Heures est déjà mentionnée pour la neuvaine de Noël, et il est suggéré d'inviter les fidèles aux Vêpres, entre le 17 et le 23 décembre, qui sont solennisées par la proclamation des « *grandes antiennes O* ».

Les fêtes du temps de Noël

Ces fêtes ont chacune une signification qui mériterait d'être déployée et qui est motif à catéchèse. Elles invitent à vivre « *la spiritualité du don de soi* », la solidarité avec les plus pauvres. Elles rappellent le caractère sacré de la vie et les valeurs de joie et de paix auxquelles tous les hommes aspirent.

La piété populaire témoigne alors d'une « *compréhension intuitive des valeurs propres au mystère de Noël* » (n° 108).

Certaines initiatives comme les rassemblements de Taizé ou des veillées de prières marquent significativement la fin de l'année. Mais la participation des fidèles est souvent difficile par la concentration de ces fêtes, et la brièveté du temps de Noël mis en concurrence avec les vacances.

Ces expressions populaires s'inscrivent dans un cadre que le Directoire nomme « *L'esprit de l'Avent* » (n°105) qui rappelle que la Nativité du Seigneur va de paire avec une joie simple et un climat de sobriété ainsi qu'une attitude de solidarité.

Directoire sur la piété populaire et la liturgie principes et orientations (Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements) - La solennité de l'Épiphanie du Seigneur

118. Le contenu très riche de la solennité de l'Épiphanie, dont l'origine remonte aux premiers siècles, a inspiré le développement de multiples traditions et de nombreuses expressions authentiques de la piété populaire. Parmi ces dernières, il convient de citer :

- *l'annonce solennelle de la fête de Pâques et des principales fêtes de l'année*; il est opportun de favoriser son rétablissement, qui est déjà notable en divers endroits, car elle aide les fidèles à mieux comprendre le lien existant entre l'Épiphanie et Pâques, ainsi que l'orientation de toutes les fêtes vers la solennité chrétienne la plus importante;

- *L'échange des "cadeaux de l'Épiphanie"*; cette tradition s'inspire du récit évangélique relatant les dons offerts par les Mages à l'enfant Jésus (cf. Mt 2, 11) et, plus profondément, elle évoque le don fait par le Père à l'humanité tout entière en la personne de l'Emmanuel, qui est né parmi nous (cf. Is 7, 14; 9, 6; Mt 1, 23). Toutefois, il est souhaitable que cet échange de cadeaux, à l'occasion de l'Épiphanie, conserve son caractère religieux en reliant cette tradition à l'évocation du récit évangélique: une telle référence explicite contribuera à faire de ces cadeaux un geste de piété chrétienne, et elle les détournera de certaines influences caractérisées par le luxe, le faste et le gaspillage, qui sont étrangères à l'origine de cette tradition;

- *La bénédiction des maisons*, sur les portes desquelles les fidèles ont placé la croix du Seigneur, le chiffre de l'année qui commence et les initiales des noms traditionnels des saints Mages (C+M+B), qui sont aussi celles de l'expression: "*Christus mansionem benedicat*", écrites avec de la craie bénite. Ces gestes, qui sont accomplis en présence de nombreux enfants accompagnés par les adultes, expriment le désir des fidèles de recevoir la bénédiction du Christ par l'intercession des saints

Mages, et ils sont aussi l'occasion de recueillir des offrandes en faveur des œuvres caritatives et missionnaires;

- *Les gestes de solidarité* en faveur des hommes et des femmes qui, à l'exemple des Mages, proviennent de pays lointains. Ainsi, la piété populaire suscite chez les fidèles cette attitude d'accueil cordial et de solidarité concrète à l'égard de tous hommes, qu'ils soient chrétiens ou non.

- *L'aide consentie à l'évangélisation des peuples.* Au niveau de la piété populaire, la connotation missionnaire très forte de l'Épiphanie s'est traduite par la multiplication d'initiatives en faveur des missions, spécialement celles qui sont liées à "l'Œuvre missionnaire de la Sainte Enfance" instituée par le Siège Apostolique;

- *La désignation de Saints Patrons.* La coutume existe, dans de nombreuses communautés religieuses et confréries, d'assigner à chacun de leurs membres, un Saint, sous le patronage duquel il sera placé durant toute l'année.

Lectio divina proposée aux LEME

Décembre 2017

Matthieu Chapitre 1 18-25

18 Or, voici comment fut engendré Jésus Christ : Marie, sa mère, avait été accordée en mariage à Joseph ; avant qu'ils aient habité ensemble, elle fut enceinte par l'action de l'Esprit Saint.

19 Joseph, son époux, qui était un homme juste, et ne voulait pas la dénoncer publiquement, décida de la renvoyer en secret.

20 Comme il avait formé ce projet, voici que l'ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse, puisque l'enfant qui est engendré en elle vient de l'Esprit Saint ;

21 elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus (c'est-à-dire : Le-Seigneur-sauve), car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. »

22 Tout cela est arrivé pour que soit accomplie la parole du Seigneur prononcée par le prophète :

23 Voici que la Vierge concevra, et elle enfantera un fils ; on lui donnera le nom d'Emmanuel, qui se traduit : « Dieu-avec-nous »

24 Quand Joseph se réveilla, il fit ce que l'ange du Seigneur lui avait prescrit : il prit chez lui son épouse,

25 mais il ne s'unit pas à elle, jusqu'à ce qu'elle enfante un fils, auquel il donna le nom de Jésus.

La parole de Dieu avec tout notre corps : le récitatif biblique

Qu'est-ce que le récitatif biblique?

C'est un passage intégral de la Bible sur lequel on a mis une mélodie et des gestes. Il est très difficile d'illustrer cette pratique avec des mots. Par une approche multi sensorielle, on imprime un passage biblique dans le corps. Tout l'être est touché, imprégné, pétri par la Parole.

Celle-ci se transmet d'une personne à l'autre pour que le Souffle saint agisse autant par la personne qui transmet que par celle qui reçoit. Présentes les unes aux autres, de vivant à vivant, les personnes s'instruisent mutuellement. On apprend en se balançant doucement. Ceci permet à la mélodie et aux mots de s'inscrire plus fortement dans la personne. Comme pour les comptines enfantines apprises lorsque nous étions bercés. Elles sont bien gravées dans la mémoire!

Petit bout de phrase par petit bout de phrase, on répète les versets jusqu'à les savoir par le cœur. Des gestes sobres soutiennent le récit. Ils sont soigneusement choisis pour appuyer les mots. Il ne s'agit pas de « mimer » la

Parole, mais de permettre aux gens d'entrer dans le déroulement du récit par un appui supplémentaire aux mots.

Le geste devient ainsi parlant en lui-même.

Le récitatif biblique met tout l'être en mouvement

Vivre une expérience de récitatif biblique avec Isabelle Ungeshiekt

Les LEME du service catéchèse ont découvert le nouvel outil destiné à l'éveil à la foi Trésor de Dieu en famille - Chevalet n°1 - Mame Tardy

Prions

..... Prière gestuée

Parole du prophète
Isaïe :

Voici que la Vierge
est enceinte.

elle enfantera un fils,
et l'appellera du nom
d'Immanuel,

ce qui veut dire :

« Dieu
avec nous ».

Pour prier
le Magnificat,
voir page 37.

Réjouis-toi, Marie
Comblée de grâce,
Le Seigneur est avec toi.
Tu es bénie entre toutes les femmes
Et Jésus, ton enfant, est béni.

33

L'annonce d'une naissance

Les pèlerinages

Père Nicolas Berthier

La piété populaire traduit une soif de Dieu que seuls les simples et les pauvres peuvent connaître... (Evangelii Gaudium n°123). Elle n'est pas vide de contenus, mais les révèle et les exprime plus par voie symbolique que par l'usage de la raison instrumentale... Le fait de marcher ensemble vers les sanctuaires et de participer à d'autres manifestations de piété populaire en amenant aussi les enfants ou en invitant d'autres personnes est en soi un acte d'évangélisation. (EG n°124)

Qu'est ce qui attire le pèlerin ? Pourquoi promouvoir les propositions de pèlerinages auprès des enfants du KT ?

Depuis les débuts, les chrétiens marchent.

Depuis le Moyen Age, des millions d'hommes et de femmes se lancent sur les routes de pèlerinage. Aujourd'hui encore, ils sont encore des milliers chaque année à prendre la route !

Le pèlerin est marcheur.

On fait un pèlerinage avec ses pieds, son cœur, son regard : ça prend tout son corps, son être, tous les sens , tout l'homme est emmené.

Ainsi, ce qui caractérise le pèlerin c'est de partir, de rompre le cours des jours, pour placer désormais son centre de gravité dans la marche, le mouvement, l'avenir ou... l'advenue, l'inattendu qui peut surgir, transformer la vie, la bouleverser peut-être....

Le pèlerinage est à la fois un voyage et une quête intérieure, une expérience personnelle mais aussi solidaire, un dépouillement et un enrichissement.

C'est un temps de ressourcement, une coupure avec le quotidien, un temps pour déconnecter et retrouver le silence.

"C'est se mettre en disponibilité intérieure, par rapport à soi-même, par rapport à la vie et parfois par rapport à Dieu", dit Jacques Nieuwarts, religieux et auteur de "La Bible nomade" (éd. Bayard)

Souvent, "la plupart des pèlerins ne savent pas vraiment ce qui les pousse à partir, raconte l'historienne Adeline Rucquoi, présidente de l'Association des amis de Saint-Jacques dans un interview au magazine Pèlerin : ils disent qu'il y a longtemps qu'ils voulaient le faire.

Ils ne sont que 20% à avancer des raisons spirituelles. Mais presque tous confient avoir marché "pour se retrouver". Au Moyen Âge, ils auraient utilisé d'autres mots : "Pour trouver Dieu."

Parfois encore, on part simplement pour accompagner des amis, ou pour rendre service, on part à Lourdes en tant qu'accompagnatrice d'un groupe de jeunes.

Et il s'en passe des choses !

Dans la simplicité et parfois le dépouillement du voyage, on va plus vite à l'essentiel, le superflu s'efface. Manger, dormir, marcher, écouter, prier...se laisser porter par l'organisation !

Toute rencontre a un sel particulier : avec des compagnons de route d'un jour, des pèlerins d'un autre pays,...

A Lourdes, un lieu de pèlerinage catholique où affluent les malades et les personnes handicapées, les jeunes sont appelés à aider les plus faibles, à pousser les fauteuils roulants et porter les brancards, une expérience qui les transforme. "Ils découvrent le sens du service, la joie de se donner à d'autres", dit le responsable du sanctuaire.

La rencontre avec les malades et les fragilités est une vraie rencontre.

Les jeunes construisent des liens forts avec les plus fragiles.

Une vie simple pour redécouvrir une vie de prière rythmée dans une expérience unique.

Chaque pèlerinage est unique ! (jamais de répétition dans la démarche, à chaque fois on vit une expérience nouvelle !)

Et la quête religieuse du pèlerinage ? Rencontre-t-on Dieu au terme du voyage ? Les expériences sont très diverses. Comme dans toute aventure, l'événement surgit souvent dans l'inattendu, là où on ne l'attend pas.

A Lourdes on met ses pas dans ceux de Bernadette, la figure de Bernadette attire, la simplicité de sa vie, elle a 12 ans, elle a une fratrie !

On se baigne entièrement dans une piscine, en signe de conversion, là où la vierge Marie était apparue à sainte Bernadette près des eaux du Gave. C'est un moment fort de ce pèlerinage !

"Je me revois faire la queue, attendre sur ces bancs dehors... J'ouvrais peu à peu la porte de mon cœur à dieu, cette porte que j'avais fermée à double tour ! Lorsque les piscinières m'ont plongée avec tant de tendresse dans cette eau froide je me suis sentie renaître à la vie, j'ai senti la tendresse de Marie! Des larmes de joie ont jailli, il m'a fallu beaucoup de temps avant de sortir car je ne voulais pas que les jeunes me voient ainsi. Une fois sortie, les jeunes ont bien vu que quelque chose s'était passé ! Ce jour là, j'ai compris." Témoignage d'une jeune fille

Parfois le pèlerinage permet de se réconcilier avec soi-même, de vivre une réunification intérieure profonde.

Souvent dans le pèlerinage il y a aussi une la quête d'un pardon, d'une purification de ses fautes. Il y a toujours une proposition de sacrement de réconciliation.

Le pèlerin a toujours besoin du pardon, de la tendresse de Dieu, de l'indulgence des autres. A Lourdes d'ailleurs, les confessionnaux sont pleins et l'on repart renouvelé

Les pèlerins ne reviennent jamais indemnes de cette quête intérieure, certains repartent chaque année. D'autres deviennent hospitaliers bénévoles,...

Les propositions de notre diocèse :

- Pèlerinages à LOURDES

Située au pied des Pyrénées, Lourdes est aujourd'hui une ville de plus de 14.000 habitants. C'est là que, du 11 février au 16 juillet 1858, la Vierge Marie est apparue 18 fois à une jeune fille pauvre, Bernadette Soubirous, qui est alors âgée de 14 ans. Depuis des milliers de pèlerins viennent chaque jour, se recueillir, invoquer Marie, prier son Fils Jésus. Ils répondent ainsi aux demandes que Marie fait à Bernadette :

- le 18 février, lors de la troisième apparition : "Voulez-vous me faire la grâce de venir ici pendant quinze jours ?"

- le 02 mars, lors de la treizième apparition : "Allez dire aux prêtres qu'on vienne ici en procession et qu'on y bâtit une chapelle."

Chaque année, deux pèlerinages diocésains sont proposés : du 11 au 16 Mai et du 11 au 16 juillet 2018 et un camp-pèlerinage pour les 11-18 ans du 10 au 20 juillet 2018 et pour les plus jeunes les Les 8-12 ans :du 11 au 16 juillet 2018

- Pèlerinages à ROMES

Pour les Grands-Parents et leurs Petits-Enfants entre 11 et 17 ans en octobre 2018

Des pèlerinages dans toutes les religions

Dans le judaïsme ancien, les juifs faisaient chaque année de grands pèlerinages jusqu'aux lieux importants de leur histoire sainte : au tombeau d'Abraham, à Jérusalem pour commémorer la sortie d'Egypte ou le don de la loi à Moïse.

Dans le christianisme, dès les premiers siècles après Jésus-Christ, on veut revenir sur les lieux où Jésus a vécu, en particulier sur son tombeau, le "saint-sépulcre". Au Moyen-âge, de nombreux pèlerinages se développent aussi autour des tombeaux ou des reliques des martyrs et des saints. Des siècles plus tard, d'autres grands pèlerinages naissent sur des lieux d'apparition de la Vierge comme Lourdes (1858) ou Fatima (1917).

Dans l'islam, faire le pèlerinage à la Mecque, en Arabie Saoudite, est un des 5 piliers de la foi. Le croyant qui en a les moyens doit accomplir le "hajj" une fois dans sa vie et y effectuer tous les rites prescrits.

Bibliographie:

- L'homme qui marche de Christian Bobin
- Pèlerinages de France de Guy Barrey avec la préface du cardinal Sarah

Les pèlerinages : chemins d'Évangile

Novembre 2013 - Philippe Goffinet

Directeur des pèlerinages diocésains de Namur

Le synode des évêques sur « La nouvelle évangélisation pour la transmission de la foi chrétienne » (7-28 octobre 2012) s'est conclu par la présentation à Benoît XVI d'une liste de 58 "propositions", votées au préalable par les pères synodaux. La proposition 39 concerne la piété populaire et nouvelle évangélisation. En voici la formulation : *La piété populaire est un véritable lieu de rencontre avec le Christ, et elle exprime la dévotion du peuple chrétien envers la bienheureuse Vierge Marie et les saints. La nouvelle évangélisation reconnaît la valeur de ces expériences de foi et les encourage comme autant de façons de cultiver la vertu chrétienne. Les pèlerinages et les sanctuaires sont un aspect important de la nouvelle évangélisation. Non seulement pour les millions de personnes qui continuent à faire ces pèlerinages, mais parce que cette forme de piété populaire, à notre époque, est particulièrement propice à la conversion et à la croissance de la foi. Il est donc important qu'un plan pastoral soit développé afin de bien accueillir les pèlerins pour leur permettre de vivre ce pèlerinage comme un véritable temps de grâce, selon leur désir profond.*

L'invitation nous est donc lancée de creuser cette proposition pour continuer à faire de nos pèlerinages de grands moments de proposition de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ.

Faire pèlerinage aujourd'hui

Cette démarche est souvent connotée négativement dans notre société et même au cœur de notre Eglise. Elle apparaît comme une survivance d'un passé révolu sous tendu par une conception un peu magique de Dieu qui apaiserait les souffrances de la vie au rythme des dévotions. Que n'a-t-on pas entendu dire dans nos médias (du moins en Belgique) sur Lourdes, qui est un peu la figure emblématique de tous les Sanctuaires du monde ! Magie, superstition, commerce de la grâce, arnaque... Une exception notoire cependant, le pèlerinage à Compostelle qui, lui, est très à la mode. Mais il

s'agit d'une version sécularisée du pèlerinage car si le Sanctuaire de Santiago est bien le but de la démarche, l'important, c'est le Chemin (el Camino). Ce chemin plus ou moins long ou pénible à vivre est une manière concrète de pèleriner à l'intérieur de soi-même, de prendre distance par rapport à une situation de départ parfois problématique pour se retrouver et faire du sens dans sa vie. Avec ou sans Dieu.

Mais cet intérêt pour le chemin nous invite à nous interroger sur le déroulement de nos pèlerinages : proposent-ils aux pèlerins, à travers la grâce d'un lieu, des chemins de découverte de soi-même, des autres et de Dieu ? Car si beaucoup de pèlerins que nous accompagnons sont des chrétiens convaincus et pratiquants, d'autres le sont moins. Certains viennent à Lourdes parce qu'ils ont gagné une bourse des «Amis de Lourdes» ou parce qu'ils accompagnent une personne malade ou moins valide. D'autres viennent se mettre au service des malades sans pour autant participer aux célébrations. D'autres encore viennent par curiosité. Et certains sont bien décidés, une fois arrivés à destination, de profiter de leur séjour pour excursionner dans les Pyrénées. D'autres enfin ne se sentent pas à l'aise dans l'Eglise à cause de leur situation matrimoniale ou parce qu'ils ont vécu des exclusions dans leur paroisse... En reprenant l'image du « chemin », nous prenons conscience que les pèlerinages peuvent être des lieux d'éveil à la Bonne Nouvelle pour des hommes et des femmes qui sont loin de nos lieux habituels d'Eglise, mais qui veulent faire « un bout de chemin ». Cela suppose que nous acceptions qu'ils « picorent » dans nos animations en fonction de leur recherche... en espérant que la Bonne Nouvelle se fera un « chemin » dans leurs vies.

Le chemin...

L'intérêt pour le « chemin » aujourd'hui nous interpelle comme chrétiens car le chemin est constitutif de l'annonce de la Bonne Nouvelle par Jésus et définit la condition du disciple. En effet, selon les Evangiles, le « lieu » de Jésus est la route. Il est « l'homme qui marche », selon la belle expression de Christian Bobin : *Il marche. Sans arrêt il marche. Il va ici et puis là. Il passe sa vie sur quelque soixante kilomètres de long, trente de large. Et il marche. Sans arrêt. On dirait que le repos lui est interdit. Ce qu'on sait de lui, on le tient d'un livre. Avec l'oreille un peu plus fine, nous pourrions nous passer de ce livre et recevoir de ses nouvelles en écoutant le chant des particules de sable, soulevées par ses pieds nus. Rien ne se remet de son passage et son passage n'en finit pas. Ils sont d'abord quatre à écrire sur lui. Ils ont, quand ils écrivent, soixante ans de retard sur l'événement de son passage. Soixante ans au moins. Nous en avons beaucoup plus, deux mille. Tout ce qui peut être dit sur cet homme est en retard sur lui. Il garde une foulée d'avance et sa parole est comme lui, sans cesse en mouvement, sans fin dans le mouvement de tout*

donner d'elle-même. Deux mille ans après, c'est comme soixante. Il vient de passer et les jardins d'Israël frémissent encore de son passage, comme après une bombe, les ondes brûlantes d'un souffle...

Il marche et avec lui une Bonne Nouvelle commence à circuler autour du lac de Tibériade et dans les villes et les villages de Galilée. Il marche et il entraîne dans son sillage des hommes et des femmes, des petites gens surtout, qui commencent à reprendre courage et se (re)mettent en marche: *“Lève-toi, prends ton grabat et marche”*, dira Jésus au paralysé de la piscine de Bezatha à Jérusalem (Jn 5, 8). Et après sa guérison, l’aveugle Bartimée *“suivait Jésus sur le chemin”* (Mc 10, 52) qui est celui qui monte à Jérusalem. *“Suivre Jésus”*, c’est la condition du disciple qui n’est pas un élève qui écouterait un Maître réputé, mais quelqu’un qui, séduit par la parole de Jésus, se met route. Et c’est sur la route, *“chemin faisant”* qu’il va découvrir les exigences de la mission. En effet Jésus fait très tôt participer les disciples à l’annonce de la Bonne Nouvelle en les envoyant deux par deux dans les villages où lui-même devait passer. Et, comme Jésus, ils sont invités à annoncer la paix et à manifester que le Royaume de Dieu est tout proche.

Le chemin sera rude car le disciple n’est pas au-dessus du maître. Certains jours, le succès est au rendez-vous et Jésus louera le Père de ce que la Bonne Nouvelle fait son chemin chez les humbles et les petits: *“Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d’avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l’avoir révélé aux tout-petits.”* Mt 11,25. A d’autres moments, ce sera l’opposition et le rejet et le disciple devra commencer à accepter que la suite de Jésus sera aussi *“chemin de croix”*: *“Si quelqu’un veut venir à ma suite, qu’il se renie lui-même et prenne sa croix, et qu’il me suive. En effet, qui veut sauver sa vie la perdra; mais qui perdra sa vie à cause de moi et de l’Evangile, la sauvera.”* (Mc 8, 34-35). Le chemin de Jésus finira à Gethsémani et au Golgotha. On pourrait croire que tout est fini désormais car Dieu s’est tu et les disciples se sont enfuis. Mais des entrailles de la terre, la bonne nouvelle de Pâques se fraye un chemin et retentit aux oreilles des femmes venues au tombeau pour parfaire les rites funèbres d’embaumement: *“Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts? Il n’est pas ici, mais il est ressuscité.”* (Lc 24, 5-6). Et elles se mettent en route vers les Onze qui refusent de les croire: *“Aux yeux de ceux-ci ces paroles semblèrent un délire et ils ne croyaient pas ces femmes.”* (Lc 24, 11). Qu’à cela ne tienne, il faudra encore du temps que cette bonne nouvelle fasse son chemin. Elle doit encore emprunter le *“chemin d’Emmaüs”* (nos chemins aussi) et que le Christ fasse route avec nous. Nous avons besoin de lui dire nos déceptions, nos découragements, nos ras-le-bol de l’Eglise, du monde. Nous avons besoin de réentendre une parole de feu qui brûle nos cœurs et les ouvre à un nouvel avenir. Nous

avons besoin de nous arrêter à l'auberge pour qu'il rompe avec nous le pain et que nos yeux s'ouvrent et le reconnaissent. Alors nous serons prêts à reprendre la route, même caillouteuse, avec une nouvelle espérance au cœur.

Mais cette Bonne nouvelle qui a mis Jésus en route et les disciples à sa suite, quelle est-elle?

Une bonne nouvelle

“Commencement de la Bonne Nouvelle de Jésus, Christ, Fils de Dieu.” Tel est le titre que Marc, 40 ans après la mort et la résurrection de Jésus donne à son récit qu'il appelle évangile, c'est-à-dire Bonne Nouvelle. Mais très vite, on perçoit que la Bonne Nouvelle dont il va parler, c'est Jésus lui-même qui va être reconnu par certains (dont Marc lui-même) comme Christ (Messie, envoyé de Dieu, consacré par l'onction) et Fils de Dieu. L'évangile selon Marc est d'ailleurs un récit qui conduit petit à petit le lecteur à la découverte de ce Jésus pour le conduire jusqu'à la profession de foi, comme le centurion romain au pied de la croix (Mc 15, 39: *“Vraiment, cet homme était Fils de Dieu”*).

Commencement d'un chemin pour le croyant à la découverte et à la rencontre de Jésus, visage humain de Dieu et visage divin de l'homme. Mais un commencement qui est aussi comme une nouvelle genèse (c'est le premier mot de la Bible), comme une nouvelle étape dans le *“pèlerinage”* vers les hommes du Dieu d'amour et de tendresse qui, en Jésus, se fait l'un de nous. Une nouvelle étape, inattendue et inouïe, dans cette proximité que Dieu veut établir avec l'humanité. Marc, bon conteur, nous met en appétit de découverte... Et d'emblée, après l'épisode des tentations au désert, il plante le décor (Mc 1,14-15): *“Après que Jean eut été livré, Jésus vint en Galilée. Il proclamait l'Évangile de Dieu et disait: “Le temps est accompli, et le règne de Dieu s'est approché: convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle.”* Il y a là comme un résumé de tout l'itinéraire de Jésus qui, dans sa parole, ses gestes, ses rencontres et jusque dans sa mort même, manifeste ce Dieu d'amour et de tendresse qui s'approche des êtres humains pour leur (re)dire qu'ils sont aimés, infiniment et passionnément aimés.

Et le premier sens de la *“conversion”* (un mot un peu piégé dans notre vocabulaire chrétien car il résonne d'emblée de manière pénitentielle!) est de se tourner vers ce Dieu-là, de l'accueillir tel que Jésus nous le présente et qui met en question toutes les images de Dieu que nous avons dans la tête et dans le cœur.

Une tâche urgente nous attend aujourd'hui, celle de *“dépoussiérer Dieu”*, de le délester de tous les oripeaux dont on ne cesse de l'affubler.

Ce décapage ne va pas de soi comme le dit le moine-poète Jean-Yves Quellec, prieur de Clerlande (Louvain-la-Neuve): *“L’homme est ainsi: il dépose à la surface de Dieu des mots, des concepts, des images, des dogmes; il affirme, récite, définit, proclame. Mais que sait-il en vérité de Dieu? Rien ou si peu! La foi ne consiste pas tant à augmenter notre savoir sur Dieu qu’à nous défaire de tout savoir sur lui.”* Et cet autre passage qui nous interpelle très fortement sur le sens même de l’incarnation en parlant d’un Jésus déshabillé sur la croix: *“Celui que sa mère avait enveloppé de langes dans l’étable de Bethléem, celui qu’elle avait vêtu avec fierté avant qu’il ne devienne un petit garçon débrouillard est maintenant déshabillé pour le supplice. Et Marie voit tout cela. Insoutenable, terrifiante violence! Tout au long de l’histoire des bourreaux ont eu cette manière. Avilir, avilir toujours davantage... Ce Jésus déshabillé, à ce moment précis où on l’empoigne pour l’exhiber, est plus que jamais l’image du Dieu invisible. Saisi, dépouillé, cloué, il révèle. Dieu est nu, sans oripeaux, sans parements; Dieu est Dieu, sans plus, telle est la parole de la croix. On a coutume de l’habiller pour le faire passer, pour le rendre acceptable, semblable aux hommes et leurs turpitudes. On déshabille son Messie pour le faire trépasser (...).*

Il s’agit bien là du cœur de la Bonne nouvelle qui doit être proposé dans tous nos pèlerinages. Proposer, car avec Jésus, c’est toujours *“Si tu veux...”* Le pèlerinage est une occasion unique de faire retentir de diverses manières: *“Dieu t’aime tel que tu es, quel que soit ton parcours et quels que soient tes actes; Tu as du prix aux yeux du Seigneur car il t’aime...”* Mais la réponse t’appartient car tu es libre ou non d’entrer dans ce circuit d’amour. Et nous pouvons laisser retentir cette invitation magnifique adressée à l’Eglise qui est à Laodicée dans l’Apocalypse, 3,20: *“Voici que je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu’un entend ma voix et ouvre la porte, j’entrerai chez lui et je prendrai le repas avec lui et lui avec moi.”* L’annonce de la Bonne nouvelle a toute sa place dans un pèlerinage quel qu’il soit. D’où l’importance de soigner les célébrations, les temps de prière, de permettre des temps de partage et d’échange de la Parole... Des chemins divers qui conduisent les pèlerins à goûter la richesse de la Parole et à découvrir Jésus vivant.

Mais une autre dimension bien concrète est largement présente dans nos pèlerinages, permet aux pèlerins de faire l’expérience de la Bonne Nouvelle: le service, le sens de la fraternité, la convivialité, l’attention aux autres. Bonne Nouvelle vécue qui touche celles et ceux qui sont loin de nos assemblées et se déclarent mal croyants voire incroyants.

Exemple des jeunes des écoles professionnelles qui viennent au service des malades. Des jeunes souvent paumés, en décrochage social, peu évangélisés sont touchés par l'accueil qu'ils reçoivent des hospitaliers et des malades. Etre chrétien, ce n'est peut-être plus aussi "con" à la fin qu'au début du pélé. Même si la messe, les processions, les chemins de croix restent pour eux un truc incompréhensible et d'un autre âge! Quelque chose de la Bonne Nouvelle s'y vit et s'y propose avec beaucoup de douceur et respect. "*Vous savez, Monsieur, eh ben la vieille dame dont je me suis occupé pendant tout le pélé, elle m'a offert un cadeau. C'est la première fois que cela m'arrive!*" ou "*Lourdes, c'est génial*"... mais vous ne saurez jamais vraiment pourquoi. Peut-être tout simplement parce qu'on leur a fait confiance!

Comment accueillir les demandes humaines et spirituelles des pèlerins et les "évangéliser"? Et notamment celles qui s'expriment dans ce que l'on appelle religion "populaire"? Mon témoignage de directeur de pèlerinage.

Je n'aime pas le terme « *populaire* » que l'on accole à religion, dévotion, art, chant, pratiques, pèlerinages... car cet adjectif -qu'on le veuille ou non- cache déjà une prise de position négative (voire un certain mépris) par rapport à une autre réalité qui serait, elle, sérieuse, savante, rationnelle, éclairée, équilibrée. Je pense que derrière ces manifestations religieuses, souvent très simples, se cache une Parole qui parle au cœur et qui dit la recherche spirituelle, c'est-à-dire la recherche de sens d'un être humain qui mérite toujours d'être accueillie avec beaucoup de respect. Et cette quête de sens traverse toutes les couches de la société et pas seulement les « *masses* » dites populaires. Aujourd'hui, elle aussi l'affaire d'hommes et de femmes, jeunes et moins jeunes, bien plantés dans la modernité, mais qui ne trouvent pas (ou plus) dans celle-ci des réponses à leurs questions existentielles. Ils se tournent à nouveau vers le « *religieux* » qu'ils recomposent à leur manière autour de leurs préoccupations de sens, avec une grande liberté d'emprunt mais aussi d'appartenance. Ces personnes que Danièle Hervieu-Léger qualifie de « *croyants librement flottants* » découvrent dans les religions un formidable réservoir symbolique qui leur permet de tenir bon face à l'inquiétude et à l'incertitude de nos sociétés postmodernes

Le religieux n'a pas déserté la modernité, mais il s'est recomposé autour des individus qui cherchent à faire du sens. Et parmi eux, certains fréquentent nos pèlerinages, sans nécessairement en suivre tout le programme, mais en allant picorer ce qui leur semble bon à prendre pour nourrir leur propre recherche. Ils iront à la grotte, faire plusieurs fois le passage, toucher le rocher, allumer des cierges, boire de l'eau, faire un bout de chemin de croix (seuls), s'émerveiller devant les mosaïques du Rosaire, regarder la procession du soir... Voir, toucher, sentir, écouter, goûter... les cinq sens en alerte pour des démarches qui parlent au cœur plus qu'à la raison.

Ce constat conduit donc le directeur de pèlerinage à un accueil et une écoute respectueux de ces démarches, qui sont autant de recherches de sens. Des démarches qui se vivent sur le registre du cœur, de l'émotion plus que sur celui de la rationalité. Une dimension que l'on a trop peu honorée ou que l'on a parfois tout simplement ridiculisée, mais qui revient toujours à la surface car elle fait partie du vieux fond « *religieux* » de l'humanité.

Bien sûr, il nous faut remettre ces démarches dévotionnelles en contact avec la révélation chrétienne et profiter de toutes les occasions données pour les « *évangéliser* ». Les Sanctuaires de Lourdes ont apporté une aide précieuse à ce souci d'évangélisation lors des années pastorales consacrées aux grands signes : l'eau, le rocher, la lumière, les processions, les malades. Tout en respectant la démarche première des pèlerins, nous avons pu, petit à petit, habiter les signes autrement grâce à une catéchèse évangélique et sacramentelle qui était à la portée de tout pèlerin. C'est ce qui nous avait aussi été proposé cette année en revisitant les signes qui jalonnent les apparitions pour ouvrir aux pèlerins des portes vers la foi. Cela me paraît plus parlant que de leur proposer une méditation structurée du Credo.

Dans nos pèlerinages, nous sommes tous confrontés à la question du mal. Le mal sous toutes ses formes, qu'il soit subi ou moral. Le poids de souffrances que portent des pèlerins (à Lourdes ou ailleurs) est impressionnant: blessures morales ou physiques, mal de vivre, horizons bouchés, échecs conjugaux, blocages vis-à-vis de l'Eglise à cause de divorces notamment, tentatives de suicides, relations familiales difficiles, personnes en révolte contre Dieu.... Et la liste peut être longue. Des personnes qui attendent souvent des réponses immédiates et utiles à leurs problèmes et qui ne supportent pas le silence de Dieu ou sa non-intervention. Des personnes qui cherchent parfois désespérément à sortir du tunnel et multiplient les pratiques religieuses dans une sorte de marchandage: "*J'ai fait ce pèlerinage à Lourdes pour guérir de mon cancer; si j'en sors je viendrai dire merci.*" Ou bien: "*Je suis venu à Lourdes et me voilà cancéreux: qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ou à la sainte Vierge pour mériter cela*".

La question du mal, redoutable, nous la recevons en pleine figure et les lieux de pèlerinages et les sanctuaires sont propices à ce type de confidences.

La « *charge affective* » est telle que nous devons nous donner les moyens de les écouter. Ce n'est pas toujours facile quand on est en pèlerinage car souvent nos programmes sont denses (trop peut-être !) et nous ne restons que quelques jours. De ce point de vue, les sanctuaires peuvent nous apporter leur expertise. Il y a sans doute aussi à interpeller nos Hospitalités,

mais nous sommes tous concernés par des pèlerins qui demandent à nous voir pour parler tout simplement. Le cadre du sacrement de la réconciliation ne suffit pas. Il faut continuer à chercher des moyens de rencontrer cette «souffrance».

Par ailleurs, du point de vue de l'animation, nous devons particulièrement soigner les chemins de croix que nous proposons à nos pèlerins. Quelle est l'image de Dieu qu'on y véhicule ? Comment y annoncer la Bonne Nouvelle de Pâques ? En effet on peut y entretenir un dolorisme morbide et une exaltation de la souffrance qui purifie et qui sauve. En Jésus, c'est Dieu lui-même qui est venu habiter cette humanité qui est la nôtre jusque dans ses lieux de souffrance et de mort. Non pas pour expliquer cette souffrance ou la justifier, mais pour la vivre avec nous dans le jusqu'au bout d'un amour sans réserve... expression d'une solidarité totale avec cette humanité qu'il vient sauver... c'est-à-dire qu'il ouvre à un avenir, à une espérance. A Gethsémani, Jésus a vécu l'angoisse extrême, le questionnement radical sur le sens de sa vie. Sur la croix, il va vivre l'épreuve redoutable du silence et de la non-intervention de Dieu qu'il comprendra comme l'épreuve de l'abandon. Il rejoignait ainsi beaucoup de situations humaines difficiles à vivre, insensées (au sens littéral du terme) comme en vivent beaucoup de nos pèlerins où l'espérance ne peut guère affleurer.

Mais un chemin de croix doit pouvoir déboucher sur une espérance qui pointe au matin de Pâques. Une Bonne Nouvelle qui n'était pas attendue et qui devra surmonter de nombreuses résistances avant de gagner le cœur des disciples et faire d'eux des témoins du Ressuscité. Pâques jette une lumière nouvelle sur toute la vie de Jésus jusque dans son chemin de croix. En effet, dans la lumière de Pâques, c'est toute la vie de Jésus qui reprend des couleurs et devient chemin de résurrection et d'espérance : dans sa prédication, ses actions et ses rencontres, il suscitait de l'espérance pour les hommes et les femmes qu'il rencontrait. « Je ne te condamne pas ». « Lève-toi et marche ». « *Aujourd'hui, tu seras avec moi dans la paradis* ». « *Aujourd'hui le salut est entré dans cette maison.* » « *Tes péchés sont pardonnés* ».

Cette espérance qui est liée à toute la personne de Jésus, on a voulu l'éliminer. Au pied de la croix, ce sont ses détracteurs qui semblent vainqueurs face à un Jésus accusé de blasphème. Au matin de Pâques, nous sommes invités avec les disciples à inverser notre regard sur la croix. Elle n'est plus la croix du perdant, mais l'expression d'un amour qui a été jusqu'au bout. C'est toute la vie de Jésus qui ressuscite et toutes les graines d'espérance qu'il a semées qui sont promises à la vie.

Sans minimiser en quoi que ce soit les épreuves de la vie (il faut au contraire les prendre très au sérieux), le chemin de croix doit être un lieu où nous proposons la Bonne Nouvelle de Pâques. Avec douceur et respect pour aider les pèlerins à continuer la route dans l'espérance. C'est l'espérance que j'essaie de semer lors des chemins de croix que j'anime, tout en étant très respectueux de la détresse des personnes, qui fait que bien souvent les gens me parlent sur la fin du parcours. *« Dans la pastorale, il faut annoncer un Dieu bon qui ne prend pas plaisir à ce que l'homme souffre en réparation de ses péchés. Le Dieu chrétien n'est pas la cause du mal qui frappe l'homme et ce n'est pas lui qui envoie des épreuves. Il a fait alliance avec lui pour prendre sur lui ses souffrances et le libérer. »*

En conclusion

La fréquentation des lieux de pèlerinages et des sanctuaires permet de découvrir une Parole qui parle au cœur, et nous en avons perçu l'importance aujourd'hui dans une modernité désenchantée où bon nombre de nos contemporains cherchent à faire du sens en se tournant à nouveau vers le « religieux ». Mais ce qui se donne à voir, à goûter, à sentir, à toucher, à entendre est une « ressource » (y résonne le mot « source ») qu'il nous faut d'abord accueillir et respecter avec toutes les ambiguïtés que nous constatons.

Ensuite, cette « ressource donne à penser », c'est-à-dire qu'elle appelle à une certaine intelligence de la foi. Il est de notre responsabilité de directeur de pèlerinage d'offrir aux pèlerins une théologie simple mais pas simpliste, intelligente, qui rende la foi compréhensible et désirable.

Enfin, il faut pouvoir faire confiance à l'Esprit Saint qui continuera à faire mûrir et grandir ce qui aura été semé dans le cœur des pèlerins (nous ne pouvons pas tout maîtriser, Dieu merci !) en les rendant libres et responsables.

Telle est, me semble-t-il, l'expérience humaine et spirituelle que l'on sert comme directeur de pèlerinage.

Pour prolonger la réflexion, je vous propose d'abord ce texte d'Eloi Leclerc à la fin de son livre « *Sagesse d'un pauvre* ». Il donne à penser :

« Le Seigneur nous a envoyés évangéliser les hommes. Mais as-tu réfléchi à ce que c'est qu'évangéliser les hommes ? Évangéliser un homme, vois-tu, c'est lui dire : Toi aussi, tu es aimé de Dieu dans le Seigneur Jésus. Et pas seulement le lui dire, mais le penser réellement.

Et pas seulement le penser, mais se comporter avec cet homme de telle manière qu'il sente et découvre qu'il y a en lui quelque chose de sauvé, quelque chose de plus grand et de plus noble que ce qu'il pensait, et qu'il s'éveille ainsi à une nouvelle conscience de soi.

C'est cela lui annoncer la Bonne Nouvelle.

Tu ne peux le faire qu'en offrant ton amitié. Une amitié réelle, désintéressée, sans condescendance, faite de confiance et d'estimes profondes. Il nous faut aller vers les hommes. La tâche est délicate. Le monde des hommes est un immense champ de lutte pour la richesse et la puissance. Et trop de souffrances et d'atrocités leur cachent le visage de Dieu.

Il ne faut surtout pas qu'en allant vers eux, nous leur apparaissions comme une nouvelle espèce de compétiteurs.

Nous devons être au milieu d'eux les témoins pacifiés du Tout Puissant, des hommes sans convoitises et sans mépris, capables de devenir réellement leurs amis. C'est notre amitié qu'ils attendent, une amitié qui leur fasse sentir qu'ils sont aimés de Dieu et sauvés en Jésus-Christ. »

Et enfin ces quelques lignes du pape François dans l'interview qu'il a donnée aux revues jésuites : *« Je vois avec clarté que la chose dont a le plus besoin l'Eglise d'aujourd'hui, c'est la capacité de soigner les blessures et de réchauffer le cœur des fidèles, la proximité, la convivialité. Je vois l'Eglise comme un hôpital de campagne après une bataille. Il est inutile de demander à un blessé grave s'il a du cholestérol et si son taux de sucre est trop haut ! Nous devons soigner les blessures. Ensuite nous pourrons aborder le reste. Soigner les blessures, soigner les blessures... Il faut commencer par le bas. L'Eglise s'est parfois laissé enfermer dans des petites choses, de petits préceptes. Le plus important est la première annonce : « Jésus-Christ t'a sauvé ! »*

Et le pape de lancer un avertissement à ceux qui exercent des responsabilités pastorales : *« Les ministres de l'Eglise doivent être avant tout des ministres de miséricorde (...) Comment traitons-nous le peuple de Dieu ? Je rêve d'une Eglise mère et pasteur.*

Les ministres doivent être miséricordieux, prendre soin des personnes, les accompagner comme le bon samaritain qui lave et relève son prochain. (...) Les réformes structurelles ou organisationnelles sont secondaires, c'est à-dire qu'elles viennent dans un deuxième temps.

La première réforme doit être celle de la manière d'être.

Les ministres de l'Evangile doivent être des personnes capables de réchauffer le cœur des personnes, de dialoguer et cheminer avec elles, de descendre dans leur nuit, dans leur obscurité, sans se perdre. »

Témoignages « Qu'est-ce qui attire le Pèlerin ? »

Un pèlerinage original : le "tour du Saint-Cordon"

Chaque deuxième dimanche de septembre, la ville de Valenciennes connaît une importante manifestation de dévotion populaire catholique. Une procession mariale fait, à pied, le tour de la ville (environ 18 km). Ce pèlerinage est spectaculaire, ne serait-ce que par le nombre de ceux qui marchent ou regardent. Il vient d'un miracle que la Vierge Marie aurait accompli en faveur des valenciennes, en l'an 1008. Pour les délivrer d'une "peste", elle aurait entouré la ville d'un fil ou "cordon".

L'épidémie ayant brusquement cessé, les habitants auraient recueilli l'objet céleste et fait vœu d'accomplir, en reconnaissance, une procession circulaire : le "Tour du Saint-Cordon".

Aujourd'hui, les pèlerins sont plusieurs milliers : habitants de Valenciennes, mais aussi chrétiens ou curieux venus de la région. Le reliquaire ayant disparu à la Révolution française, ils marchent et prient en portant une statue de Notre-Dame. Leur journée s'organise ainsi : messe solennelle ; petit circuit à l'intérieur du tracé des anciennes fortifications de la ville (le "Petit Tour") ; vers 11h, les pèlerins commencent le " Grand Tour", sur le tracé supposé du "cordon" miraculeux; un pique-nique très convivial coupe la journée ; vers 16h, "Rentrée" de la procession en ville, avec une ultime liturgie. Une Neuvaine prêchée, avec de nombreux exercices spirituels, suit ce dimanche.

Les historiens admettent l'existence de cette procession circulaire à partir du XIIIe siècle. Ils remarquent des similitudes avec plusieurs dévotions analogues, notamment dans le Hainaut belge. Depuis le XIVe siècle, une Confrérie, les "Royés", assure la protection et le bon déroulement du "Tour". Ce phénomène est à la fois religieux et civil, ancien et toujours populaire.

Le culte déborde largement le cadre de la Neuvaine du Saint-Cordon : toute l'année, la Basilique est visitée par de nombreuses personnes attachées à la "Madone valenciennoise". Enfin, l'engagement constant des archevêques de Cambrai, conscients des enjeux pastoraux, tend à faire de ce pèlerinage fervent un pôle marial diocésain.,

Dominique Foyer
Prêtre du Diocèse de Cambrai, Responsable des Pèlerinages

Dévotions populaires : pourquoi tant de succès aujourd'hui ?

On m'a demandé de dire ce que j'ai vu et entendu à Amettes. Je suis resté sept ans dans ce village de 500 habitants situé entre Béthune et Saint-Omer. Un seul commerçant (un boulanger) et deux cafés.

Dans ce village est né un petit garçon en 1748 qui a été baptisé le lendemain dans l'église du village, Benoît Joseph Labre. Il est mort le 16 avril 1783 à Rome. Il a été canonisé en 1881. Un pèlerinage s'est instauré, l'église de son village qui a été doublée. Le pèlerinage a repris en 1983, bicentenaire de sa mort. J'en ai été le chapelain de 1987 à 2004.

J'ai vécu un temps fort de dévotion populaire. Je ne vais pas essayer de répondre à la question : "Pourquoi tant de succès aujourd'hui". Il me semble que c'est à nous tous d'y répondre. Je vais seulement vous dire ce que j'ai vu et entendu, aidé par mon prédécesseur et ami Jules Colson qui, lui, est resté quinze ans à Amettes.

J'ai trois sources :

- des rencontres assez nombreuses avec le "tout venant " ;
- des témoignages de cheminement de personnes du monde populaire. Chaque année, à Amettes, nous avons une neuvaine de prière avec saint „ „ Benoît. Au cours de cette neuvaine, une journée est consacrée aux blessés de la vie. Chaque année, avec une équipe animatrice, je demande à des amis du monde populaire du Pas-de-Calais, parmi les blessés de la vie, de donner leur témoignage.
- J'ai une collection de textes qui sont pour moi des reliques. Il y en a des centaines dans les archives. „

Père Homery, ancien chapelain d'Amettes

Qu'est-ce qui attirent les pèlerins ?

Voici quelques-unes des intentions du cahier de prières à l'entrée de l'église de Vendeville :

- *"Sainte Rita, aide-moi à supporter les épreuves de la vie que tu as eues toi-même. Protège mes enfants, mon mari et tous ceux qui souffrent. Faites que mon opération se passe bien. Je vous en remercie d'avance".*
- *"Sainte Rita, je croyais que je priais en demandant pour moi que les choses aillent mieux. Mais toi, dans le même cas, tu priais vraiment, non pas pour toi mais pour les autres. Alors, je prie pour tous ceux qui sont dans la difficulté. Merci sainte Rita. Merci mon Dieu".*
- *"Sainte Rita, merci pour tout ce que vous avez fait pour nous. Faites que nous vivions dans un monde moins dur et plus humain, que l'argent ne soit pas le nerf de tout, que les gens se rendent compte que l'amour est le principal. Protégez tous les malheureux en ce monde"... „*

Qu'est-ce qui attirent les pèlerins ?

C'est la foi qui sauve.

Cette formule fait partie du langage populaire. Rien d'étonnant puisque l'on la trouve souvent dans l'Évangile, employée par le Christ lui-même :

- A la femme hémorroïsse, malade depuis douze ans et qui s'était dit "*si seulement je touche son vêtement, je serai guérie*". Jésus affirme : "*Ma fille, ta foi t'a sauvée*" (Mt 9-20).
- Et quand la pécheresse parfume les pieds de Jésus et les baigne de ses larmes, Jésus lui dit : "*Tes péchés sont pardonnés... ta foi t'a sauvée. Va en paix*" (Lc 7 36-50.)

Sainte Rita est notre avocate auprès de Dieu !

- "*Sainte Rita, aide moi à changer radicalement ma vie.*"
- "*Merci sainte Rita, nous te prions encore pour que vous intercédiez auprès du Seigneur pour la santé, l'entente, la réussite dans notre famille... et pour la paix des cœurs.*"
- "*Sainte Rita, la plus belle chose au monde est partie : il y a deux ans que mon garçon de 19 ans ½ s'est suicidé, gentil et bon durant sa courte vie, il est près de Dieu. Tous les enfants du ciel, maladie, suicide, accident, je prie pour vous et pour les parents qui se trouvent parachutés dans un monde inconnu sur un chemin très très dur où chaque instant est une souffrance. Nous sommes différents et, derrière notre sourire, le cœur bat doucement, tellement il y a de larmes. Priez pour les enfants du Ciel (Une maman qui essaye de tenir debout)".,*

Père Jean-Marie Lezair, chapelain de Vendeville

Lectio divina proposée aux LEME

Mars 2018

SAINT JEAN Chapitre 5 verset 1 à 18

01 Après cela, il y eut une fête juive, et Jésus monta à Jérusalem.

02 Or, à Jérusalem, près de la porte des Brebis, il existe une piscine qu'on appelle en hébreu Bethzatha. Elle a cinq colonnades,

03 sous lesquelles étaient couchés une foule de malades, aveugles, boiteux et impotents. [3b- 4]

05 Il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans.

06 Jésus, le voyant couché là, et apprenant qu'il était dans cet état depuis longtemps, lui dit : « Veux-tu être guéri ? »

07 Le malade lui répondit : « Seigneur, je n'ai personne pour me plonger dans la piscine au moment où l'eau bouillonne ; et pendant que j'y vais, un autre descend avant moi. »

08 Jésus lui dit : « Lève-toi, prends ton brancard, et marche. »

09 Et aussitôt l'homme fut guéri. Il prit son brancard : il marchait ! Or, ce jour-là était un jour de sabbat.

10 Les Juifs dirent donc à cet homme que Jésus avait remis sur pieds : « C'est le sabbat ! Il ne t'est pas permis de porter ton brancard. »

11 Il leur répliqua : « Celui qui m'a guéri, c'est lui qui m'a dit : "Prends ton brancard, et marche !" »

12 Ils l'interrogèrent : « Quel est l'homme qui t'a dit : "Prends ton brancard, et marche" ? »

13 Mais celui qui avait été rétabli ne savait pas qui c'était ; en effet, Jésus s'était éloigné, car il y avait foule à cet endroit.

14 Plus tard, Jésus le retrouve dans le Temple et lui dit : « Te voilà guéri. Ne pêche plus, il pourrait t'arriver quelque chose de pire. »

15 L'homme partit annoncer aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri.

16 Et ceux-ci persécutaient Jésus parce qu'il avait fait cela le jour du sabbat.

17 Jésus leur déclara : « Mon Père est toujours à l'œuvre, et moi aussi, je suis à l'œuvre. »

18 C'est pourquoi, de plus en plus, les Juifs cherchaient à le tuer, car non seulement il ne respectait pas le sabbat, mais encore il disait que Dieu était son propre Père, et il se faisait ainsi l'égal de Dieu.

Commentaire

Dans cette piscine, avant, pour être guéri, il fallait plonger dans l'eau de la piscine en étant le premier.

Mais ici on ne passe pas par l'eau. Non, la nouvelle eau, c'est la parole de Jésus qui donne, la parole œuvrante, la parole active.

C'est donc l'eau nouvelle.

Ici il y a l'eau d'une piscine qui guérit d'une façon réputée miraculeuse un homme de temps en temps quand elle bouillonne, et un seul ; et voilà l'eau qui est la parole du Christ et qui guérit l'humanité tout entière.

Le Seigneur intervient dans la vie de cet homme comme un véritable sauveur. Avec un simple « lève-toi et marche », le voilà guéri.

Ce passage nous apprend avant tout à avoir confiance en Dieu. Cependant n'oublions pas que le malade de l'évangile a attendu 38 ans. En effet, qui sait combien de temps devons-nous attendre, peut-être même que notre guérison devra attendre l'au-delà. Les chemins de Dieu sont mystérieux, et souvent bien différents des nôtres.

Les LEME du service catéchèse au sanctuaire de Beaune - 6 Avril 2018



Après plusieurs siècles d'une dévotion discrète, les habitants de Beaune et des alentours avaient redécouvert il y a quelques années la petite statue de l'Enfant-Jésus installée dans la chapelle du Carmel de la ville.

Le lieu a été officiellement érigé en sanctuaire le 3 janvier 2016 par Mgr Roland Minnerath, archevêque de Dijon (Côte-d'Or), qui y a également installé la communauté chargée d'y assurer l'accueil et d'animer les lieux, les sœurs carmélites de l'Enfant-Jésus, une communauté apostolique venue de Pologne et présente en France depuis 1991.

Ce sont des religieuses carmélites qui au début des années 2000 ont relancé la dévotion à la statuette de l'Enfant-Jésus, « petit roi de grâce », initiée par Sœur Marguerite du Saint-Sacrement au début du XVIIe siècle. Rapidement, le lieu attire de plus en plus de monde et un projet de sanctuaire est évoqué. Désormais, selon le communiqué diffusé par l'association du Petit Roi de grâce, la mission des religieuses sera de « faire connaître les trésors de l'enfance de Jésus et promouvoir une spiritualité de l'enfance et une pastorale de la famille ».

Plusieurs projets sont en cours, dont l'aménagement des lieux en vue de l'accueil des retraitants, des pèlerins et autres visiteurs, ainsi que la replantation en vignes d'une partie du clos de plusieurs hectares situé au cœur de Beaune.

Le culte de Jésus-Enfant et la vénérable Marguerite du Saint Sacrement

Cette dévotion remonte à l'inspiration de Sœur Marguerite du Saint-Sacrement (1619-1648).

Marguerite Parigot née en 1619. Le 23 septembre 1630, sa mère meurt. Sur le champ la petite Marguerite Parigot court se réfugier auprès de la Sainte Vierge et lui demande d'être sa maman. Son père et son oncle la conduisent après les obsèques de sa mère au carmel.

C'est alors que l'Enfant Jésus se révèle à son cœur. Bientôt il lui révèle aussi sa mission : « faire connaître au monde les trésors de la divine enfance du Sauveur et sa douloureuse passion ». Voici comment.

En 1636, Marguerite a 17 ans. La peste, les guerres reprennent. La France est attaquée au nord et à l'est, jusqu'à la Saône, qui constituait alors la frontière. Rien ne semble devoir empêcher les armées ennemies d'arriver jusqu'à Beaune et d'y commettre pillages et massacres. Les habitants de la petite ville sont terrifiés et la prieure du carmel à fuir le danger.

« *Puise dans les trésors de mon enfance et rien ne te sera refusé* ». L'Enfant Jésus donne à Marguerite le remède pour arrêter l'armée ennemie. « *l'enfant Jésus m'a promis que la ville serait épargnée.* » Cela se réalisa.

La petite couronne

La reconnaissance populaire se manifesta par la diffusion de la « *petite couronne* » préconisée par Soeur Marguerite sur indication céleste : *trois* « *Notre Père* » *pour remercier Dieu du don qu'il nous fit en Jésus, Marie et Joseph* ; *douze* « *Je vous salue Marie* » *pour honorer les douze années de l'enfance de Jésus.*

Le 24 mars 1636, elle fonde la famille du Saint Enfant Jésus. Cette dévotion se répand très rapidement, à cause des souffrances du peuple et des dangers émanant des guerres qui ravagent la Bourgogne et les grâces effectivement sont obtenues.

L'Enfant Jésus demande à Marguerite de prier pour l'obtention d'un dauphin pour la France : « *C'est par ma sainte Enfance que la France obtiendra un dauphin* ». Elle qui ne dépassa jamais les 1m33, pria donc pour que le roi de France.

Louis XIII décide de consacrer la France à Marie pour obtenir une paix stable dans le royaume. Le 10 février 1638, le roi Louis XIII proclame sa confiance ainsi que celle de tout son royaume à Marie, formule un vœu de consécration de lui-même, de sa famille, de la France, à Notre Dame de l'Assomption. « *Tant de grâces si évidentes, font que nous avons cru être obligés de nous consacrer à la grandeur de Dieu, par son fils rabaissé jusqu'à nous, et à ce fils par sa mère élevé jusqu'à Lui, en la protection de laquelle, nous mettons particulièrement, notre personne, notre état, notre couronne et tous nos sujets* ».

La fête de l'Assomption le 15 août est officiellement depuis le vœu de Louis XIII, une fête nationale française.

Le 5 septembre 1638 Anne d'Autriche accouche d'un garçon que l'on prénomme Louis Dieudonné et qui deviendra Louis XIV.

Le 25 décembre 1638, l'Enfant Jésus à Beaune fait une nouvelle demande à Marguerite. Il lui apparaît en une forme différente, debout mais emmaillotté



jusqu'au bras, couronné, un sceptre à la main. Il désire une chapelle où il soit honoré comme le Petit Roi de Grâce, de gloire.

Alors que le roi Louis XIV sera le roi soleil et vivra dans un palais à Versailles, L'Enfant Jésus proclame qu'il veut régner sur les cœurs et veut une modeste petite chapelle où il désire être honoré à Beaune.

La statuet du « Petit Roi de gloire »

La réputation de Sœur Marguerite attira l'attention d'un seigneur normand, le Baron Gaston de Renty, père de cinq enfants, toujours à l'affût de ce qui pouvait alimenter sa ferveur.

En 1643 il n'hésita pas à se rendre en Bourgogne pour s'entretenir avec la jeune Sœur. Rentré dans son manoir normand, il envoya à Sœur Marguerite un cadeau de Noël, rien moins que la statuet du « Petit Roi de gloire ».

En bois sculpté, peint et articulé, cette statuette peut être habillée de vêtements somptueux (elle en possède une collection), parée de bijoux et

couronnée. On la déposa dans la petite chapelle attenante à l'église du Carmel.

Très vite un mouvement national de pèlerinage se manifesta en direction de l'Enfant Jésus de Beaune, à peu près contemporain de l'Enfant Jésus de Prague. À sa mort, sa tombe devient un lieu de pèlerinage et la dévotion au 'petit Roi de grâce' qu'elle avait mis en place connaît un réel succès.

Quelque temps oublié à la Révolution française, il connaîtra aussi un certain regain à la fin du XIXe siècle.

Aujourd'hui encore, Marguerite nous incite à prier avec une confiance absolue et à nous abandonner à « *l'Enfant Jésus qui ne permettra jamais rien sur nous de quoi il ne retire sa gloire et notre bien* ».

Les murs de la chapelle sont tapissés d'ex-votos.



L'origine des Ex-Voto, comme celle des oratoires, trouve sa source dans les pratiques des religions païennes, qui depuis la plus haute antiquité, ont cherché secours et protection auprès de leurs divinités promettant une offrande en contrepartie de la faveur sollicitée.



Les égyptiens offraient des ex-voto en témoignage de reconnaissance à la déesse Sérapis, les grecs au dieu Asclépios, et les romains au dieu Esculape. La source de la Seine est dès l'époque gauloise, puis gallo-romaine (Séquana) et chrétienne (Saint-Seine) l'objet d'un culte païen dont témoignent les ex-voto de bois, exposés au musée archéologique de Dijon, qu'on y a retrouvés en abondance. (photo d'un ex-voto gaulois de personnages malades)

L'ex-voto concrétise la demande faite à une divinité protectrice de lui accorder le secours et la grâce sollicitée 'ex-voto propitiatoire' en échange d'un don, témoignage de gratitude, en contrepartie de la grâce accordée 'ex-voto gratulatoire'.

(photo d'une lampe à huile provenant du temple gallo-romain du chastelard (04) allumée en ex-voto à la divinité, pour prolonger la prière, comme nos cierges d'aujourd'hui)



A Manosque, le 21 novembre 1631, lors de l'épidémie de peste qui ravageait la ville, les consuls firent le vœu de restaurer la chapelle de Toutes-Aures et de venir en procession jusqu'au sanctuaire, le 21 novembre de chaque année, couverts du chaperon et d'offrir chacun à Notre-Dame un flambeau de cire blanche. Cette coutume d'allumer un cierge (remplacée de nos jours par des luminis) a toujours les faveurs des fidèles désireux de concrétiser leur demande ou de témoigner de leur reconnaissance par ce geste.

L'offrande d'un objet personnel ayant un rapport avec la guérison obtenue, béquilles ou bâtons de marche d'un infirme ayant retrouvé l'usage de ses jambes, layettes et coiffes de nouveaux nés épargnés lors d'une maladie est une autre forme d'ex-voto. Plus simplement, l'ex-voto se résume au don d'un objet religieux, chapelet, crucifix, cœur en métal ou médaillon rappelant le Sacré-Cœur de Jésus, tels qu'ils ornent la statue de Saint-Quinis dans la chapelle ermitage de Camps-la-Source (83).

L'inscription, qu'elle soit simple graffiti ou plaque de marbre gravée est un autre moyen de solliciter une faveur ou de témoigner sa reconnaissance pour la grâce obtenue.

PRIERE

Jésus Enfant, je viens à toi,
Jésus Enfant, regarde-moi,
Jésus Enfant, écoute-moi,
Jésus Enfant, j'ai foi en toi.

Rends mon cœur doux et humble comme le tien,
Pur et Innocent comme le tien,
Obéissant et Confiant comme le tien,
Généreux et patient comme le tien.

Détache-moi de tout ce qui m'éloigne de toi
et attire-moi tout à toi.
Que je vive comme toi et pour toi,
dans la simplicité et la persévérance
les joies et les épreuves de cette vie,
pour vivre dans ta gloire, au ciel avec Toi.

O Jésus, sois le Roi de nos cœurs et notre Sauveur maintenant et à l'heure de notre mort.
Amen.



(1619-1648)

CONSECRATION AU SAINT ENFANT-JESUS

Divin Enfant-Jésus,
tu me donnes tout ce que tu as et tout ce que tu es,
pour me sauver et m'enrichir de ta grâce.
En réponse à ton immense amour pour moi,
je t'offre et te consacre tout ce que je suis et tout ce que j'ai.
Je me donne à toi, je te consacre toutes les facultés de mon âme.
Je te consacre ma mémoire :
fais qu'elle se rappelle continuellement que tu t'es fait petit enfant pour moi.
Je te consacre mon intelligence : éclaire-moi de tes divines lumières,
fais-moi comprendre que si tu as voulu l'anéantir jusqu'à devenir enfant pour me sauver,
je dois continuellement combattre les mouvements de l'orgueil et de l'ambition
pour t'imiter dans l'état de ta sainte enfance.
Je te consacre ma volonté :
deviens le maître de tous mes désirs et de toutes mes affections.
Fais, ô Saint Enfant-Jésus, que je n'aie d'autre volonté que celle de te servir et de t'aimer,
de t'imiter en pratiquant l'humilité, l'obéissance, la douceur, la simplicité, et l'innocence.
Donne-moi un cœur pur qui ne regarde que Toi et qui se réjouit de ce que tu es.
O Jésus, Petit Roi de Grâce, je m'abandonne à toi.
Viens régner sur mon cœur aujourd'hui et à jamais !

le 25 de chaque mois + neuvaine du 25 janvier au 2 février.

MONASTERE DU PETIT ROI DE GRACE
Fraternité des Sœurs de la Sainte Enfance de Beaune
14, rue de Chorey • 21200 Beaune
Tél : 03 80 22 27 43
E-mail : enfantjesusdebeaune21@gmail.com
Site Internet : <http://enfantjesusdebeaune.free.fr>

L'ENFANT JESUS DE BEAUNE

« **Puise dans le trésor de mon enfance, ce sera par les mérites de ce mystère que tu surmonteras toutes les difficultés** »

L'Enfant Jésus à la Vénérable Sœur Marguerite du Saint-Sacrement.

La prière de la Petite Couronne tire son origine de la dévotion au mystère de l'enfance de Jésus. Elle a pour but de renouveler la terre par la grâce de

la Sainte Enfance en faisant naître dans tous les cœurs l'amour de l'enfant Jésus. Par la récitation quotidienne de ce chapelet des douze mystères de l'enfance du Christ, nous apprenons à contempler et à aimer l'Enfant Jésus ainsi qu'à nourrir des liens intérieurs de piété envers la Sainte Famille de Nazareth.



Le Petit Roi de Grâce
Statue miraculeuse de l'Enfant-Jésus
vénérée à l'ancien Carmel de
Beaune depuis 1643

Cette prière s'adresse à tous, en vue de la sanctification de chacun par le renouvellement des esprits dans l'humilité, l'obéissance, la simplicité, la pureté et l'innocence.

La Vénérable Marguerite du Saint Sacrement, Carmélite de Beaune au XVIIème siècle, institua cette dévotion en 1636 alors que la France traversait une période effroyable de guerres et de grande misère pour tout le peuple. La dévotion se propage et l'armée ennemie se retire, la paix s'installe. Aujourd'hui encore, Marguerite nous incite à prier avec une confiance absolue et à nous abandonner à « *L'Enfant Jésus qui ne permettra jamais rien sur nous de quoi il ne retire sa gloire et notre bien* ».

PRIÈRE DE MONSIEUR OLIER

« O Jésus vivant en Marie, venez et vivez en nous, vos serviteurs ; en votre esprit de sainteté, en la plénitude de votre puissance, en la perfection de vos voies, en la vérité de vos vertus, en la communion à vos divins mystères. Dominez en nous toutes les puissances ennemies (*le monde, le diable et la chair*), en la force de votre Esprit, pour la gloire de votre Père, Amen. »

A quoi servent les cierges que nous faisons brûler dans nos églises ou à la grotte de Lourdes ? Est-ce le signe d'une dévotion désuète ? La réponse de Christine Gilbert, directrice adjointe de l'Institut religieux de l'Institut catholique de Paris. Publié le 6 mai 2014.

D'où vient cette tradition? Serait-ce de la superstition ?

Christine Gilbert : C'est toujours le risque. On brûle des cierges dans les églises, les sanctuaires ou même les petites chapelles depuis très longtemps. Cela fait partie de ce qu'on appelle la piété populaire, ce qui veut simplement dire la piété du peuple. Il y a au Vatican un directoire des piétés populaires, qui sont considérées comme un vrai trésor du peuple de Dieu. Ce que les gens vivent en faisant ces gestes de piété est important pour l'Église.

Qu'y a-t-il d'autre que les cierges dans ces piétés populaires?

C. G. : Il y a la vénération des reliques, les pèlerinages... Ces piétés populaires ont cette qualité formidable de pouvoir s'intégrer à des cultures différentes. Nous ne sommes pas de purs esprits, nous avons besoin de vivre notre foi avec tous nos sens, et ces gestes sont une aide pour cela. Si on les vide de la foi, si l'on en fait des actes magiques, pour obtenir quelque chose de Dieu, on risque la superstition, on sort de la piété populaire, qui s'accompagne d'une véritable attitude spirituelle. Ce qui est mystérieux, c'est que ces gestes expriment des choses que l'on a du mal à formuler, qui sont un peu floues. C'est pourquoi ces piétés sont souvent menacées par la confusion.

C'est vrai qu'on met souvent un cierge devant la statue d'un saint pour lui demander quelque chose.



C. G. : On lui demande quelque chose, ou on le remercie, c'est un geste de prière très concret. Quand on met un peu d'argent dans le tronc d'une église, c'est un geste de partage. Le cierge apporte la lumière, il éclaire, il réchauffe, il exprime ce qui est important pour l'homme.

La lumière, c'est un symbole de l'amour de Dieu pour nous?

C. G. : Cela peut aussi être une prière : "Dieu, illumine moi de la lumière de ton amour". Et puis la flamme d'une bougie est précaire, fragile, mais s'il n'y a pas de vent, elle se voit de très loin. Nos vies sont précaires et fragiles, en allumant un cierge, nous nous plaçons devant la grande lumière de Dieu. Dans la nuit de Pâques, le symbole du cierge pascal est très fort. On dit que le Christ est la lumière du monde.

Ces gestes peuvent-ils et doivent-ils être faits par tous? C'est une obligation d'aller mettre un cierge dans une église?

C. G. : Non. Cela dépend comment on a été "fabriqué". Moi-même, j'ai été "fabriquée" autrement, je n'allume pas de cierges. Mais j'ai été saisie par la foi des personnes qui le font. C'est accessible à n'importe qui, tout le monde peut le faire. Il y a là une forme d'ouverture dont les personnes s'emparent. Le lieu où l'on pose un cierge aussi est important. Le directoire des piétés populaires recommande que ce ne soit jamais loin d'une eucharistie, de la pratique liturgique. C'est un geste qui peut aider à inscrire la pratique dans son corps, puisque nous sommes dans une religion incarnée.

Quand on entre dans une église, il est étonnant de voir que les statues de certains saints ont de nombreux cierges à leurs pieds, tandis que d'autres sont presque oubliés. Pourquoi ?

C. G. : C'est le reflet d'une culture. Au Portugal par exemple, on a une dévotion toute particulière pour Notre-Dame de Fatima. C'est la Vierge Marie bien sûr, mais Notre Dame de Fatima structure la foi des Portugais.

Et sainte Rita, que l'on couvre de cierges?

C. G. : C'est la patronne des causes désespérées, on commence toujours par elle quand on est dans l'épreuve ! Les gens s'identifient à la vie de ces saints, qui a été transmise par les traditions orales. Ce sont des images, des figures, des médiations qui peuvent parler du Christ. Le saint canonisé, c'est quelqu'un qui parle, d'une manière spécifique, du Christ.

Le cierge peut être aussi le signe d'une reconnaissance pour des bienfaits reçus ? Cela peut arriver, d'être exaucé au pied de la statue d'un saint ?

C. G. : Certaines personnes le disent, et je pense que c'est lié à l'acte de foi qu'elles ont posé. Il peut y avoir une conversion intérieure qui se produit et se concrétise par un geste, et ce qui est intéressant, c'est que le geste est un acte concret, qui prouve que l'on n'a pas rêvé : oui, ce jour-là, quelque chose de très fort s'est passé, on se revoit mettre le cierge. L'important, c'est la démarche de conversion, la démarche de foi qui est signifiée par ce cierge qui nous aide à nous en souvenir. Le cierge a un rapport à la prière. Il est insensé

de mettre un cierge sans aucun lien avec la prière. Dans les églises, il y a souvent des prières affichées qui aident les gens à mettre des mots sur leur geste, pour une démarche intérieure : *"Je ne sais pas prier, je me confie à toi, je te confie ceux que j'aime, éclaire-moi, protège moi du mal..."* Et la petite flamme aide certaines personnes à se concentrer pour prier, elle fixe le regard et empêche ce que l'on appelle les *"distractions"*. Elle aide à se recentrer intérieurement sur cette lumière que l'on veut faire grandir dans sa vie, sur cette grâce ou cette protection que l'on demande pour soi ou pour quelqu'un que l'on confie à l'amour de Dieu.

Il est un lieu où l'on ne peut pas passer à côté des cierges, c'est Lourdes. Le cierge fait partie du pèlerinage.

C. G. : C'est très impressionnant, on a même chaud quand on approche cet endroit. Regardez Bernadette, cette petite femme toute simple qui parlait à peine le français et vivait avec ses parents dans un cachot ! A Lourdes, ce sont les petits et les pauvres qui se sentent accueillis. Ce grand symbole humain de la lumière qui éclaire, du feu qui réchauffe, cela parle au-delà des mots. Cette symbolique apporte un complément à une dimension trop intellectuelle de la foi, mais en retour elle est inséparable de la pratique liturgique, de l'Évangile, de la vie de foi en Dieu.

Considérons toujours avec beaucoup de respect la foi de ceux qui déposent un cierge à l'église



Retraite- bilan de fin d'année des LEME du service catéchèse à Fain-Lès-Moutiers Du 01 au 02 Juillet 2018

Il y a 188 ans, la Vierge Marie apparaissait à Catherine Labouré dans la chapelle de la Médaille-Miraculeuse, rue du Bac à Paris.

Point de départ d'une forte dévotion populaire.

Entre 5 000 et 6 000 pèlerins par jour viennent rue du Bac, accueillis par les Filles de la Charité - fondées par Vincent de Paul et Louise de Marillac pour se mettre au service des pauvres.



Que Marie ait choisi d'apparaître à l'une des leurs, dans la chapelle de leur maison mère, pour y demander qu'on frappe une médaille qui a fait depuis plus de 170 ans le tour du monde, est un signe pour certains pèlerins : *«Marie est attentive à la personne qui est dans la souffrance, se manifeste à elle et l'appelle à venir déposer ses peines»*, témoigne Soeur Antoinette-Marie.

La Médaille Miraculeuse est sans doute la médaille religieuse la plus connue, la plus répandue dans le monde: en 1876, à la mort de sainte Catherine Labouré, plus d'un milliard de médailles miraculeuses avaient déjà été distribuées.



Sa popularité provient des innombrables grâces et bienfaits temporels accordés à ceux qui portent cette médaille.

Deux ans à peine après les premières diffusions, en 1834, la médaille était surnommée "miraculeuse" par le peuple parisien à la vue de tant de merveilles obtenues par son intermédiaire. Depuis, ce nom de Médaille Miraculeuse lui est resté ; il est devenu comme un nom propre.

Mais revenons à Fain-Les-Moutiers, c'est ici qu'est née Catherine Labouré !

Le 2 mai 1806, c'est en ces lieux qu'une petite fille, voit le jour.

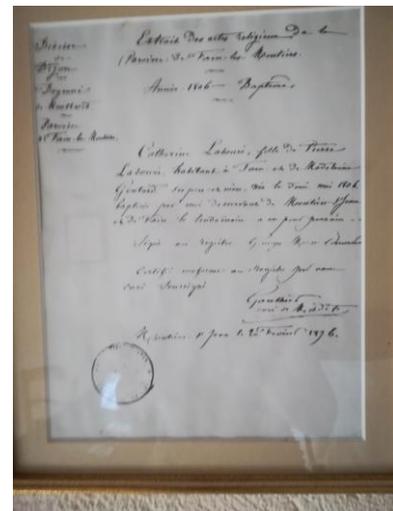


C'est la huitième enfant sur les 10 vivants de Pierre Labouré et de Louise-Madeleine Gontard. Baptisée le lendemain dans l'église toute proche, elle reçoit le nom de Catherine, mais en famille, on l'appellera Zoé : la sainte du jour de sa naissance.

Une petite sœur : Marie-Antoinette, dite Tonine et un petit frère, Auguste, naîtront encore après elle. (Auguste deviendra infirme par accident.)

Catherine vit 9 années de bonheur dans cette grande famille d'agriculteurs, chrétiens pratiquants, où Dieu a la première place.

C'est au milieu des siens que la petite fille s'épanouit et apprend à prier.





Hélas ! le 9 octobre 1815, surchargée par le rude travail de la ferme, épuisée par les maternités rapprochées, la maman meurt subitement. Débordée par le labeur et ses 17 maternités, elle n'aura pas eu le temps d'apprendre à lire à ses plus jeunes enfants.

La maman disparue, Catherine se tourne vers Marie et la prend pour mère...

Dans quelques années Notre-Dame prouvera qu'elle l'a vraiment adoptée.

Désemparé, le papa envoie les deux petites filles chez une tante à St Rémy (près de Montbard, à 10 km de Fain).

Après 2 ans d'exil, il les rappelle à la maison. En 1818, Catherine fait sa première communion à l'église de Moutiers, le village voisin. Sa sœur aînée, Marie-Louise, qui se préparait à entrer en communauté, l'initie aux travaux de la ferme. A 12 ans, Catherine déclare : « Tonine et moi ferons marcher la maison ». La grande sœur peut partir tranquille. Et elle tient parole. Avec courage et ténacité, secondée par Tonine, Catherine s'active au dur travail de la grande maison, gardant son cœur en Dieu dont elle a entendu l'appel... appel confirmé en songe : un prêtre, alors inconnu de la jeune fille lui fait entendre : « ...Dieu a des desseins sur vous... »

Catherine réfléchit : elle a 18 ans et est illettrée...

Or, voici qu'une occasion se présente : à Châtillon-sur-Seine (à 50 km de Fain), une cousine tient un pensionnat réputé et propose de prendre Catherine pour l'instruire. Elle y restera quelques mois. C'est là qu'elle découvre au parloir, chez les sœurs, le portrait du prêtre vu en songe : St Vincent de Paul. L'appel se concrétise.

Le 2 mai 1827, elle a 21 ans. Elle parle de sa vocation à son Père. Le refus est formel : "Tu ne partiras pas" ; et au printemps 1828, il l'envoie à Paris chez Charles qui tient un restaurant, le 5ème fils dont la femme vient de mourir, espérant qu'elle trouverait là-bas "un bon parti". C'est une blessure douloureuse pour Catherine.

En 1829, Charles se remarie. Catherine sera accueillie une 2ème fois à Châtillon par sa cousine, devenue sa belle-sœur car elle a épousé Hubert, le fils aîné de Pierre labouré. Le jeune ménage comprend le chagrin de la jeune fille et intervient auprès du Père. Celui-ci finit par consentir au départ de Catherine.

Avril 1830 : La flamme de l'amour de Dieu au cœur, Catherine arrive à Paris, au 140, rue du Bac, Maison Mère des Filles de la Charité. Elle a 24 ans et se prépare avec ferveur à sa mission de Fille de la Charité. Rien ne la distingue des autres. Effacée, elle n'est qu'une sœur parmi les sœurs. Pourtant, peu de temps après son arrivée, elle sera favorisée de grandes grâces : visions du cœur de Saint Vincent, visions de Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement.

Lorsqu'en confession, elle essaie d'exprimer ce qu'elle a vu, le confesseur l'invite au calme et à l'oubli... ce qui la déconcerte et l'étonne car ces signes du ciel décuplent ses forces pour aimer et servir. Son grand amour pour Marie, qu'elle a pris pour mère lors du décès de sa maman, lui fait ardemment désirer la voir... et Marie va répondre merveilleusement à ce désir.

Dans la nuit du 18 au 19 juillet, elle aura l'immense bonheur de pouvoir s'agenouiller aux pieds de Notre-Dame et de poser ses mains sur ses genoux. Pendant deux longues heures la Sainte Vierge s'adresse à Catherine. Elle lui indique la manière de se conduire avec son directeur, lui dit d'avoir confiance et lui fait comprendre qu'elle sera chargée d'une mission. De la main, Marie lui montre l'autel lui disant de venir là répandre son cœur... Après une promesse d'assistance, l'apparition continue par l'annonce de malheurs qui se vérifieront par la suite. Catherine écrira plus tard : « *Je suis restée, je ne sais combien de temps, tout ce que je sais, quand elle est partie, je n'ai aperçu que quelque chose qui s'éteignait....* ».

Elle est très mal accueillie quand elle fait part de son message à Monsieur Aladel, son confesseur.

Quatre mois plus tard, le 27 novembre, pendant le temps de l'oraison à la chapelle, elle reçoit une consigne précise : *faire frapper une médaille à l'image de Marie Immaculée.*

Catherine voit la Sainte Vierge, d'abord tenant un globe dans les mains, puis, le globe ayant disparu, elle apparaît dans l'attitude telle qu'elle est ordinairement représentée sous le titre d'Immaculée Conception. Marie tend les bras, ouvre ses bras - ses mains ; de ses mains sortent, comme par faisceaux, des rayons d'un lumineux éclat tandis qu'un cercle se forme autour de l'apparition avec une invocation :

« O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

Au même instant une voix lui dit :

"Ces rayons sont le symbole des grâces que Marie obtient aux hommes".

Quelques moments après, le tableau se retourne et sur le revers, se trouve la lettre M surmontée d'une petite croix et au bas, les cœurs de Jésus couronné d'épines et de Marie transpercé d'un glaive. Puis une voix lui dit :

« Faites, faites frapper une médaille sur ce modèle. »

Les personnes qui la porteront, recevront de grandes grâces. Les grâces seront abondantes pour les personnes qui la porteront avec confiance. »



Le confesseur reçoit très mal, la jeune sœur qui lui raconte sa vision et le message dont elle est chargée.

Mais voici qu'en décembre, à 17h30, au cours de la méditation, Catherine revoit le tableau... Les rayons jaillissant des mains de Marie remplissent tout le bas de manière qu'on ne voyait plus les pieds de la Sainte Vierge . Comme la dernière fois « une voix » se fait entendre au fond du cœur :

"Ces rayons sont le symbole des grâces que la Sainte Vierge obtient aux personnes qui les lui demandent".

C'est l'adieu de Notre Dame, mais Catherine reçoit ce message :

"Vous ne me verrez plus, mais vous entendrez ma voix pendant vos oraisons".

Comme Monsieur Aladel ne veut plus entendre parler de « ses imaginations », Catherine ne lui dira rien de cette vision.



Le temps du séminaire s'achève. Le 30 janvier 1831, Catherine revêt l'habit des Filles de la Charité et après quelques jours passés dans un établissement proche de la rue du Bac, elle est accueillie à l'hospice d'Enghien, rue de Reuilly. Trop jeune - elle a 24 ans - pour être au service direct des vieillards, elle sera affectée à la cuisine. On lui confie aussi le poulailler et le jardin.

Au milieu des tâches matérielles, les mains à l'ouvrage et le cœur à Dieu, Catherine n'oublie pas la mission que la Vierge Marie lui a confiée. Si elle ne « voit plus », une voix intérieure la presse de transmettre son message. Après s'être fait renvoyer plusieurs fois par son confesseur, et comme la voix intérieure continue d'insister, elle ose lui dire : « La Vierge est fâchée » !

Une fois de plus, le confesseur ne semble attacher aucune importance au récit de la sœur, mais il est troublé. Il aime Notre Dame. Sans laisser paraître son émoi, il renvoie Catherine ne lui laissant rien espérer. Pourtant, il en parle au procureur général des Lazaristes. Ensemble ils vont soumettre le cas à l'archevêque de Paris qui donne l'autorisation de la diffusion de la médaille, car en effet, c'est un petit résumé de la foi.

Le 30 juin 1832, les premières médailles de Marie Immaculée sont répandues et distribuées à tous... Devant les bienfaits obtenus : conversions, guérisons, protections, la médaille est vite surnommée : « Médaille miraculeuse » et, depuis, ce nom lui est resté.

A la veille de prononcer les premiers vœux, Catherine est mise à l'essai dans la salle des vieillards... pas toujours commodes. Mais solide et ferme, elle sait se faire respecter. Les personnes âgées sont entourées de ses soins attentifs... et cela va durer pendant 40 ans.

Ce qui a fait la sainteté de Catherine, ce ne sont ni ses visions, ni les apparitions de la Vierge. La vie de sœur Catherine est une suite d'actions modestes, vécues humblement avec amour, simplicité, humilité et cela dans une parfaite obéissance que ce soit à son confesseur ou à ses supérieurs.

En 1874, c'est dans la sérénité, quoiqu'il lui en coûte, qu'elle est remplacée auprès des vieillards. Portière de l'hospice, elle accueille avec simplicité mais chaleureusement les visiteurs et ceux qui demandent de l'aide.

Le 31 décembre 1876, paisiblement, elle quitte la terre pour retrouver "Le Seigneur, Marie et St Vincent" comme elle nous le dira.

Ce qui reste surprenant, c'est le silence de Catherine sur les apparitions, silence qu'elle a gardé de manière étonnante et qu'elle a sauvegardé de haute lutte jusqu'à cette année 1876.

Catherine a été mise au rang des saints par le pape Pie XII le 27 juillet 1947.



*Je n'ai été qu'un instrument.
Ce n'est pas pour moi que la Sainte Vierge est apparue.
Si elle m'a choisie, ne sachant rien,
c'est pour qu'on ne puisse pas douter d'elle*

.Paroles de Catherine Labouré

La venue du pape Jean-Paul II et sa prière de consécration

Le 31 mai 1980, le pape Jean-Paul II est venu dans la chapelle de la « Médaille Miraculeuse ».

Il y renouvela son « Totus tuus » (sa consécration à Dieu par Marie) et il fit cette prière que nous pouvons reprendre :



« Nous te consacrons nos forces et notre disponibilité pour servir le dessein du salut opéré par ton Fils. Nous te prions pour que, grâce à l'Esprit Saint, la foi s'approfondisse et s'affermisse dans tout le peuple chrétien, pour que la communion l'emporte sur tous les germes de division, pour que l'espérance soit ravivée chez ceux qui se découragent.

Nous te prions spécialement pour ce peuple de France, pour l'Eglise qui est en France, pour ses Pasteurs, pour les âmes consacrées, pour les pères et mères de familles, pour les enfants et les jeunes, pour les hommes et les femmes du troisième âge.

Nous te prions pour ceux qui souffrent d'une détresse particulière, physique ou morale, qui connaissent la tentation d'infidélité, qui sont ébranlés par le doute dans un climat d'incroyance, pour ceux aussi qui subissent la persécution à cause de leur foi.

Nous te confions l'apostolat des laïcs, le ministère des prêtres, le témoignage des religieuses. Nous te prions pour que l'appel de la vocation sacerdotale et religieuse soit largement entendu et suivi, pour la gloire de Dieu et la vitalité de l'Eglise en ce pays, et celle des pays qui attendent toujours une entraide missionnaire.

Nous te recommandons particulièrement la multitude des Filles de la Charité, dont la Maison Mère est établie en ce lieu et qui, dans l'esprit de leur fondateur saint Vincent de Paul et de sainte Louise de Marillac sont si promptes à servir l'Eglise et les pauvres dans tous les milieux et dans tous les pays. Nous te prions pour celles qui habitent cette Maison et qui accueillent, au cœur de cette capitale fiévreuse, tous les pèlerins qui savent le prix du silence et de la prière.»

Les pèlerins de la Médaille miraculeuse (Extrait d'un article LA CROIX DU 25/11/2005°)

...Elles sont une vingtaine, agenouillées sur les marches de l'autel. Des femmes de tous âges. Droites silhouettes tendues vers le chœur, regards fixés sur le Saint Sacrement, devant un tabernacle en argent doré. Celui-là même devant lequel la Sainte Vierge est apparue pour la première fois à Catherine Labouré, dans cette nuit du 18 au 19 juillet 1830.

Avant d'apparaître deux autres fois, en novembre et décembre, demandant qu'on frappe une médaille devenue aujourd'hui fameuse : la Médaille miraculeuse, diffusée en des milliards d'exemplaires, et qui suscitera des témoignages de miracles du monde entier. Le point de départ d'une dévotion populaire mondiale, qui a son origine ici, dans cette chapelle de la maison mère des Filles de la Charité, 140, rue du Bac (Paris-7e). Et 175 ans plus tard, même endroit, même chapelle, la ferveur reste intacte.

À droite du chœur, une personne en fauteuil roulant s'approche discrètement de la châsse contenant le corps de sainte Catherine Labouré. Devant l'autel, les lèvres priantes poursuivent leurs murmures à voix basses : certaines qu'on perçoit chargées d'angoisse, implorantes, d'autres plus sereines, libérées, reconnaissantes. Et derrière, sur les bancs de la chapelle remplie à craquer, l'assemblée se tient en prière. Il est 13 h 30, ce mardi. La messe solennelle de la mi-journée vient de s'achever. Quelques personnes commencent à sortir pour reprendre les activités de la journée.

Comme Rolande, qui doit reprendre son travail à 14 heures. *«Je viens ici tous les mardis, jeudis et vendredis, et le dimanche, une fois sur deux»*, explique-t-elle. *«Ici, je suis chez moi, c'est chez ma mère On nous laisse le temps d'être avec le Christ, d'être avec Marie qui nous conduit à lui»*, glisse-t-elle avant de filer.

Derrière elle, Mireille, 33 ans, du Congo-Brazzaville. Elle vient deux fois par semaine : le mardi et le samedi. Et parfois le dimanche. Engagée dans son pays au sein d'une fraternité Louise-de-Marillac, et fille d'une mère membre d'une fraternité Catherine Labouré, c'est pour *«suivre l'exemple»* des deux Filles de la Charité, *«pour prier avec elles»*, qu'elle vient ici deux fois par semaine : le mardi et le samedi. Parfois le dimanche aussi. Des visites *«très importantes»*.

C'est même vital pour Béatrix, qui est là *«tous les jours depuis des années»*, parce *«je ne peux pas vivre sans le Seigneur !* clame-t-elle en riant. *Marie, c'est*

la mère du Christ avant toute chose. Et comme j'aime son fils, j'aime aussi la mère Et puis, c'est elle qui m'a jetée auprès de son fils !»

Danièle aussi. *«Convertie grâce à Marie il y a trois ans»,* cette Nîmoise de passage à Paris fait rouler une valise dans l'allée qui joint la rue du Bac à la chapelle. *«Je n'étais jamais venue ici, alors je voulais la remercier»,* explique-t-elle, les yeux fatigués et la voix douce. *«On est bien dans cette chapelle, on y trouve de la douceur, de la paix, je n'avais pas envie d'en sortir, sourit-elle. Mais je dois rentrer chez moi.»* "On vient confier à Marie toute la famille"

La Médaille miraculeuse ? *«Je ne savais pas que c'est d'ici que tout est parti C'est d'ailleurs amusant parce que la médaille, je l'ai portée pendant des années alors que je ne croyais pas en Dieu, précise-t elle. C'était ma grand-mère qui me l'avait donnée, c'est d'ailleurs elle qui m'a fait baptiser. La Vierge était avec moi sans que je le sache.»* Aujourd'hui, Danièle ne porte plus la médaille. *«Dieu et Marie sont maintenant dans mon coeur.»*

Madeleine et Jean, quant à eux, sont au contraire des habitués du passage au 140, rue du Bac. Ces Nantais retraités et grands-parents de 17 petits-enfants y passent *«environ une fois par an»,* estime Jean. *«Quand on passe par Paris, on s'arrête toujours là, on participe à une messe et on prend un temps de prière»,* explique Jean. *«On vient confier à Marie toute la famille»,* raconte Madeleine, qui avait déjà cette habitude, petite, avec ses parents.

Venez tous au pied de cet autel a dit la Vierge lors de sa première apparition à Catherine Labouré Et ils viennent tous, de partout !

«C'est ça qui est extraordinaire», s'enthousiasme Soeur Antoinette-Marie, Fille de la Charité responsable de l'accueil. *«Parfois on me demande : où sont les miracles ? s'amuse Soeur Marie-Madeleine. Mais il y a un miracle permanent de la chapelle : c'est qu'elle appelle et que les gens répondent »*

Les pèlerins répondent d'ailleurs de très loin.

Un exemple aujourd'hui : Jum Miranda, Philippin de Virginie (États-Unis), venu avec un groupe de 34 Philippins américains en pèlerinage marial en Europe. *«On est allé à Fatima, à Lourdes Et demain, on va à Nevers !»,* explique-t-il.

Des groupes étrangers comme celui de Jum, il y en a tous les jours ou presque. Entre 5 000 et 6 000 pèlerins par jour viennent rue du Bac, accueillis par les Filles de la Charité....

Pierre SCHMIDT

*Pour comprendre la piété populaire, il faut s'en
approcher avec le regard du Bon Pasteur, qui ne
cherche pas à juger mais à aimer.*

Evangelii gaudium 125

